

Emmanuel Darcey

L'HOMME TERRESTRE

Au milieu de ce courant d'empirisme qui nous entraîne,
il y a pour l'esprit le plus rebelle aux recherches spéculatives,
le plus âpre à la curée des biens de ce monde,
il y a des moments de crise,
des heures de mécompte et de dégoût,
où apparaissent tout à coup ces étranges problèmes :
Que suis-je ? Où vais-je ? Et comment cela finira-t-il ?

E. Saisset

Ce livre s'adresse à ceux qui souffrent moralement ou physiquement, à ceux qui trouvent la vie mauvaise et le sort injuste, à ceux qui sont atteints de lassitude morale.

Il n'est que la reproduction de choses qui ont été dites¹ et auxquelles l'auteur a ajouté ses remarques personnelles, fruit de vingt années de recherches, d'études et de méditations.

Il n'est que l'écho de ces paroles, de ces écrits qui ont été jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère.

C'est le résumé d'une doctrine fondée sur les aspirations du cœur et de la raison et sur des principes certains, qui met devant nos yeux le tableau exact de notre infirmité en même temps qu'elle nous montre notre véritable grandeur.

Puisse ce petit livre sécher des larmes, apaiser quelque désespoir, améliorer une âme.

E. D.

¹ Voir notamment : Les Œuvres d'Allan Kardec, Après la mort (Léon Denis), La pluralité des mondes habités (C. Flammarion), Analyse des choses (Paul Gibier), Les Grands mystères (Eugène Nus), Philosophie médicale (Chauvet).

C'est un prolongement sublime que la tombe,
On y monte, étonné d'avoir cru qu'on y tombe.
Comme dans plus d'azur l'hirondelle émigrant,
On entre plus heureux dans un devoir plus grand ;
On voit l'utile avec le juste parallèle ;
Et l'on a de moins l'ombre et l'on a de plus l'aile.
Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère ;
C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.
Nous n'avons que le but, le Ciel a le moyen.
La mort est un passage où pour grandir tout change ;
Qui fût sur terre athlète est dans l'abîme archange ;
Sur terre on est borné, sur terre on est banni,
Mais là-haut nous croissons sans gêner l'infini ;
L'âme y peut déployer sa subite envergure ;
C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure.

Victor Hugo

L'homme terrestre

Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la Loi.
Allan Kardec

Mêlé avec quinze cents millions d'autres sur une infime planète confondue elle-même dans l'espace sans bornes avec des myriades d'autres mondes, chaque homme, ici-bas, pèse un peu moins que le plus petit des grains de sable perdus au fond des mers.

Aussi, de là-haut, est-ce un curieux spectacle que cette petite fourmilière de larves humaines à peine sorties de l'animalité, encore au bas de l'échelle des êtres, allant, venant, se heurtant, empressées, agitées, suant sang et eau pour acquérir des biens imaginaires, des titres bizarres, des fonctions étranges ; multitude d'êtres inachevés, marchant dans la nuit courbés vers la matière, conduits par quelques-uns allant eux-mêmes à tâtons dans le monde moral, aveugles conducteurs d'aveugles, n'ayant pour voir que l'œil terrestre, mais s'attribuant néanmoins l'autorité, la sagesse et pensant jouer, dans ce monde singulier, un rôle considérable.

Ombres qui passent, penchent et tombent, ne sachant d'où ils viennent, où ils vont, ignorant tout : principe, cause, effet ; la réalité, non accessible à leur sens, leur échappant entièrement, ces hommes terrestres sont incapables de comprendre l'Univers.

Entièrement dominés par des appétits matériels déguisés sous les formes les plus diverses et auxquels ils consacrent toute leur existence, vivant pour des choses viles ou des choses vaines, se ruant aux plaisirs, tâchant d'oublier la fin, l'écueil, usant leurs jours à se remplir d'orgueil, croyant avoir accompli leur destinée quand ils ont fait fortune, n'attendant rien d'en haut et oubliant les morts, la plupart d'entre eux ne songent même pas à pénétrer les lois de la création.

Ne connaissant que ce petit coin de la nature qu'ils habitent, ils sont persuadés qu'il est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté il n'y a que le néant. Ne se doutant pas de la grandeur du problème, de l'immensité de la route à parcourir, prenant pour terme ce qui n'est que le commencement, ils croient à une vie unique, ne voient rien au-delà et meurent stupidement sans avoir jamais fait le tour d'eux-mêmes.

Cependant, étonnés de souffrir, se sentant soumis à des lois qu'ils ignorent, subissant le joug sans connaître les causes, troublés par l'incessante perversité de ce monde, inquiets sur leur destinée, d'aucuns ont cherché la cause finale, la loi de justice, la sanction du bien et du mal. Mais leurs yeux de chair ne voyant pas ce qui est, n'ayant rien sondé, rien compris, rien traduit, ne sachant pas que l'homme se rémunère et se punit lui-même, que ses défauts et ses vices sont un état passager, comme la faiblesse du premier âge, ils ont imaginé un Paradis et un Enfer, dans l'espace infini. Ils adorent un Dieu qu'ils ont créé à leur image, auquel ils prêtent leurs faiblesses, un Dieu distributeur de peines et de récompenses éternelles, pour des fautes et des mérites d'un jour, un Dieu créateur d'âmes qui par le seul fait de leur naissance deviennent souillées et damnées, vouant aux derniers supplices des êtres débiles, ouvrages de ses mains ; et chaque peuple ayant ainsi son bon Dieu particulier (bon pour lui, mauvais pour les autres) dont les attributs semblent inventés tout exprès pour outrager le sens commun.

D'autres enfin, se disant plus éclairés, pleins d'orgueil pour la grandeur de leurs œuvres, ne doutant de rien, se croyant le droit de déclarer impossible tout fait inconnu d'eux, nient bravement l'Auteur de la nature, sous prétexte qu'il est incompréhensible.

Alors qu'ils ignorent la loi de leur propre manière d'être, ils affirment que l'univers est le résultat du hasard ; que la vie est un accident, qu'elle n'a d'autre solution que la mort ; que tout finit avec la forme ; que la conscience vient du néant et y retourne ; que l'homme est un mécanisme qui fonctionne, l'équivalent d'un tas de boue en fermentation, que c'est le cerveau qui pense, que l'homme n'a pas d'âme ; mais sans pouvoir expliquer comment le cerveau matériel donne naissance à des idées intellectuelles, ni comment persiste la mémoire après le renouvellement intégral de la masse encéphalique.

De leur caverne obscure, ne pouvant juger de l'ensemble, tournant toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue et n'y voyant que ce qu'ils veulent y voir, n'ayant aucune conception de l'existence individuelle de l'âme, de son origine et des phases de son développement ; impuissants à s'expliquer les contradictions apparentes d'ici-bas, la raison des maux, l'utilité des peines, prenant sans cesse les effets pour les causes, l'illusion pour la réalité, ne sachant pas où va ce qui s'en va, n'entrevoiant pas le but vers lequel tout marche, traversant Dieu sans le voir, ils nient toute Intelligence suprême, toute Puissance directrice dans l'ordre général de la nature et croient tout savoir ; mais ce qu'ils savent n'est rien et ce qu'ils ne savent pas est tout.

Rien n'est mort, rien n'est faux, rien n'est noir, rien n'est triste. La nuit n'est pas.

Au-dessus de l'intelligence humaine, au-dessus des efforts de la science et de la raison, au-dessus des dogmes officiels, des cultes établis, des églises reconnues, planent deux grandes idées qui sont le fond commun de l'intuition et de la conscience : Existence d'un être suprême, principe et ordonnateur de la vie. Perpétuité de la conscience individuelle, c'est-à-dire résurrection ou continuité de l'être avec la sanction morale qui en découle.

Simple comme tout ce qui est vrai et comme tout ce qui est grand, à la fois élémentaires et profondes, accessibles aux plus faibles intelligences et suffisant aux plus larges esprits, ces deux vérités fondamentales de la vie s'affirment par elles-mêmes. Elles sont comme la lumière de l'âme ; mais ce rayon divin rencontre encore des aveugles qui ne peuvent le comprendre et des fous qui ferment les yeux pour ne pas le voir.

L'homme et toute son histoire, toute sa science, toute sa destinée ici-bas, n'est que le jeu éphémère d'une libellule voletant un instant au-dessus de l'Océan sans limites de l'espace et du temps. Confiné sur son globe, l'homme voit et comprend le relatif terrestre, explique l'univers, définit la justice sur des rapports tirés de son état présent. Les véritables causes finales et la vraie destinée des êtres ne sont point celles que les hommes enfantent dans leur petit cerveau.

Tout être humain a sa zone lucide dont la portée, l'étendue et l'éclat varient pour chaque individu. Mais l'aptitude à concevoir les choses spirituelles n'est pas la conséquence nécessaire du développement de l'intelligence ; la science vulgaire ne la donne pas. L'intelligence la mieux cultivée est insuffisante pour élever la pensée dans les hautes régions ; il faut encore un certain degré de sensibilité qu'on peut appeler la maturité du sens moral, indépendante du degré d'instruction, parce qu'elle est inhérente au développement, dans un sens spécial, de l'Esprit incarné.

Pour comprendre les choses spirituelles, il manque aux hommes un sens, comme à l'aveugle il manque le sens nécessaire pour comprendre les effets de la lumière, des couleurs et de la vue sans contact.

Dieu montre ce qu'il veut et tait le reste. Le Créateur donne aux humanités naissantes, pour éclairer leur route, des lueurs de vérité dont la liberté humaine use ensuite comme elle veut ; mais ces lueurs ne dépassent pas la portée de ce que l'homme, au moment où elles lui

arrivent, peut concevoir et atteindre. On n'enseigne pas à l'enfance ce qu'on enseigne à l'âge mûr. La révélation est proportionnée aux forces de l'Esprit.

L'insuffisance des facultés terrestres et la pauvreté fatale de la science positive elle-même sont évidentes. L'homme ne voit pas tout ce qui est visible, et ce qu'on appelle orgueilleusement la Science n'est qu'une perception organique très bornée. La créature humaine, pleine de limites et de défauts, loin d'avoir la science infuse, est dans un état de profonde ignorance.

Regardant l'espace infini comme un immense désert dont la terre est la seule oasis et l'homme terrestre l'unique et éternel contemplateur, s'imaginant être le but de la création, des hommes qui s'évaluent trop haut, osent, de l'imperceptible coin de l'espace où ils ont dressé leur observatoire, soumettre aux trompeuses impressions de leurs sens l'ordonnance de la création et dicter des lois à l'univers, quand ils ne connaissent pas même le grain de poussière qu'ils foulent.

Prétendant tout rabaisser au niveau de leur taille intellectuelle, prenant leur intelligence pour la mesure de l'intelligence universelle, et se jugeant aptes à tout comprendre, ils ne peuvent croire à la possibilité de ce qu'ils ne comprennent pas ; quand ils ont prononcé, leur jugement est pour eux sans appel. Ils ne peuvent admettre un monde invisible et une puissance extra humaine. Leur orgueil se révolte à l'idée d'une chose au-dessus de laquelle ils ne peuvent se placer et qui les ferait descendre de leur piédestal.

Ces hommes de science et d'esprit, selon le monde, qui vivent et meurent ignorant la chose la plus importante, ont généralement une si haute opinion d'eux-mêmes et de leur supériorité qu'ils regardent les choses divines comme indignes de leur attention ; leurs regards, concentrés sur leurs personnes, ne peuvent s'élever jusqu'à Dieu.

Chétives créatures humaines balbutiant à la surface de leur globe qui ne leur offre qu'un seul aspect de l'immense univers, ignorant tout le reste, ignorant le rapport de l'ensemble aux parties, ne pouvant concevoir quelque chose en dehors du mode d'existence actuel et présent, auquel ils sont soumis, ils se croient en droit de juger l'œuvre immortelle sur eux et sur ce qui les entoure. Les plus humbles d'entre eux ne doutent pas qu'ils ne soient le chef-d'œuvre de la création, la merveille de la nature, les rois de l'univers.

Faisant table rase de ces rêveries d'un autre âge, ils ne reconnaissent que la matière universelle, éternelle, infinie, dont le hasard, après des essais et des tâtonnements sans nombre, est parvenu à faire le monde tel qu'on le voit, avec les lois immuables qui le régissent.

Il n'y a pas d'être absolu, pas de conscience suprême, pas de volonté générale. Il n'y a que des forces inhérentes à la matière, seule éternelle, seule infinie et contenant tout en soi.

La croyance en Dieu est une illusion respectable sans doute chez le vulgaire, mais indigne de tout esprit libéré et renseigné. Dieu est un mythe et l'âme humaine un souffle. Dieu, c'est l'humanité. L'homme est à lui-même son Dieu.

L'univers et ses lois sont l'œuvre exclusive du hasard, opérant sur le chaos. L'intelligence est dans la nature seulement comme effet et non comme cause ; elle n'est qu'un mouvement particulier de la matière, une de ses innombrables formes. L'homme est un organisme fonctionnant en vertu et par le seul fait de son organisation. Les prérogatives qui dérivent de l'intelligence se réduisent à de pures combinaisons chimiques élaborées dans un organe spécialement affecté à ce genre de fonction, Un peu plus ou un peu moins de phosphore dans la matière cérébrale, constitue la différence entre l'imbécile et l'homme de génie. Le cerveau secrète la pensée comme le rein secrète l'urine. Chacun va, non pas où il veut, mais où son cerveau le pousse. Il n'y a pas de volonté libre. La volonté est l'expression nécessaire d'un étal du cerveau produit par des influences extérieures.

L'homme est le jouet de toutes les fatalités qui l'enserrent, facultés organiques, héréditaires, sociales ou autres. S'il commet un crime, ce n'est pas sa faute, c'est qu'il y a été

invinciblement poussé par des forces aveugles, il n'a fait que remplir en quelque sorte une fonction de son être. Il est sa première victime ; il est victime de tout et de tous comme de lui-même. Ce n'est pas un coupable, c'est un anormal.

Esprits peu cultivés au point de vue religieux et philosophique, mais solides et positifs en tout ce qui concerne les choses de la vie matérielle, peu accessibles aux émotions de l'âme, voyant mieux les effets que les causes, ignorant les mondes supérieurs que leur esprit trop pratique ne peut apercevoir, ne comprenant du ciel que ce qui peut s'en toucher du doigt, ne reconnaissant pour vrai, positif et réel que ce qu'ils peuvent entendre, goûter, palper, sentir et personne n'ayant vu, entendu, palpé l'âme, l'âme n'est que le produit du cerveau, la pensée n'est que le mouvement de la matière et la conscience n'est qu'un ressort de montre.

Les conceptions animiques sont bonnes pour les sauvages. La croyance à l'immortalité de l'âme et l'idée de résignation devant tous les maux est un produit exotique. Il n'est pas douteux que l'individualité du corps organique, aussi bien que celle de la conscience, ne sont qu'une apparence qui disparaît avec la mort.

La vie future ne peut être soutenue par aucun argument sérieux, tandis que son absence cadre bien avec tout l'ensemble des connaissances humaines. L'idée de l'immortalité de l'âme ne se conserve plus, dans sa conception naïve et simpliste, que dans les doctrines religieuses. C'est une fiction propre à séduire les natures peu élevées.

Depuis le réveil de l'esprit scientifique en Europe, on a reconnu que l'idée de la vie future n'était basée sur aucune donnée sérieuse. L'étude des phénomènes psychiques a démontré, au contraire, leur liaison intime avec le corps, notamment avec les éléments du système nerveux central.

La science ne peut accepter l'immortalité de l'âme consciente, la conscience étant fonction d'éléments de notre corps qui ne peuvent pas vivre éternellement. L'immortalité n'existe que pour des êtres inférieurs se renouvelant constamment et par régénération complète et qui n'ont pas la conscience développée.

Rien n'a jamais pu confirmer l'idée de la vie future, tandis qu'une quantité de données écrasantes sont venues la combattre. Les phénomènes de communication à grande distance, ou de télépathie, comme on les a désignés, peuvent être réels, mais ils sont incapables de prouver l'existence d'une âme indépendante du corps. Peut-être existe-t-il quelque émanation de l'organisme capable d'être perçue malgré un grand éloignement de l'organe qui la perçoit, mais il ne s'agirait ici que d'une fonction particulière des parties vivantes de notre corps.

L'idée d'une vie future a perdu de plus en plus d'adhérents et l'anéantissement total de la conscience après la mort est devenu une notion courante acceptée par la très grande majorité des gens éclairés. Il est absurde de croire à autre chose après la mort qu'à l'anéantissement complet. L'homme vulgaire seul craint cette perspective. L'essentiel c'est que l'homme domine l'univers par la science. Le sage regarde fixement et joyusement dans les yeux l'anéantissement absolu.

L'idée du néant ou de la cessation de la vie individuelle n'a rien d'effrayant pour l'homme nourri des principes de la philosophie. L'anéantissement, c'est le repos parfait, la délivrance de toute douleur, l'affranchissement de toutes les impressions qui tourmentent le corps et l'esprit. La meilleure fin que nous puissions désirer c'est la paix éternelle du tombeau.

La vie n'est autre chose qu'une exception temporaire aux lois générales, de la matière, une suspension momentanée et accidentelle des lois physiques et chimiques, lesquelles finissent toujours par avoir le dessus : et c'est ce qu'on appelle la mort. Pendant longtemps on a pensé que l'homme était une œuvre divine, mais la critique scientifique a facilement démontré l'impossibilité d'une pareille supposition.

L'homme n'est pas animé d'un souffle divin immortel. L'homme est issu d'un singe anthropomorphe qui, se trouvant dans une période de variabilité des caractères spécifiques, engendra des enfants munis de propriétés nouvelles.

L'homme est un organisme désharmonique résultat d'un passage brusque et non prévu du singe à l'homme. Il a hérité d'une organisation adaptée à des conditions de vie toutes différentes de celles dans lesquelles il est obligé de vivre. Doué d'un cerveau infiniment plus développé que celui de ses ancêtres animaux, l'homme a ouvert une nouvelle voie dans l'évolution des êtres supérieurs. Le changement si brusque de nature a amené toute une série de désharmonies organiques qui se sont fait sentir d'autant plus vivement que les hommes sont devenus plus intelligents et plus sensibles. De là toute une suite de malheurs que la pauvre humanité a essayé d'enrayer par tous les moyens à sa disposition. Les désharmonies de la nature humaine ont abouti à des conceptions enfantines et erronées de l'immortalité de l'âme, ainsi qu'à plusieurs autres dogmes que l'on voulait faire accepter comme des vérités révélées.

Mais l'intelligence humaine continuant son évolution progressive a protesté contre ces tentatives d'un ordre aussi primitif. Impuissante à rétablir l'harmonie elle s'est résignée. Notre existence est donc un simple hasard et il ne faut pas même en chercher le but. Chaque individualité ne représente qu'une erreur particulière, un faux pas de la nature. L'immortalité individuelle ne ferait que perpétuer cette erreur jusqu'à la fin.

Toute la vie humaine peut être réglée par des lois naturelles sans aucune intervention de dogme, de religion ni de métaphysique. Il faut chercher les bases de la morale ailleurs que dans la foi ancienne et fantaisiste au surnaturel. La science doit prendre la place de la religion, la croyance à la réalité d'un ordre naturel et immuable des choses celle de la croyance aux esprits et aux fantômes, la morale naturelle celle de la morale artificielle ou dogmatique. Le problème de la morale naturelle se réduit à l'instinct social et n'a rien à faire avec un dogme religieux.

La science et la nature humaines nous fournissent tous les éléments nécessaires à une morale rationnelle. La vie morale et rationnelle consiste dans l'accomplissement de toutes les fonctions du corps à un degré satisfaisant et proportionné. La morale doit être dirigée de façon à rendre la vie aussi simple et aussi large que possible.

La vie ne saurait avoir qu'un but véritablement noble : vivre largement et réaliser tous ses désirs. Le bonheur consiste à se porter bien et avoir des moyens suffisants d'existence. La pauvreté est immorale parce qu'elle témoigne le plus souvent d'un manque d'énergie, d'un faux orgueil, d'une faiblesse de volonté. L'homme vraiment moral et digne d'estime est celui qui agit, qui produit suffisamment pour satisfaire ses volontés. L'homme qui se contente de peu et réduit sa puissance de volonté à la petitesse de ses désirs sans cesse restreints est un homme inutile dont l'exemple est funeste et dangereux pour la société. *L'aurea mediocritas* est une conception contraire à la dignité humaine.

Ni les religions ni les systèmes de philosophie métaphysique ne peuvent résoudre les problèmes du bonheur humain et de la mort, et la science positive seule est capable d'accomplir cette tâche, de préciser le but réel de notre existence, de nous renseigner sur la signification de la vraie culture et du véritable progrès. Une fois que chacun aura reconnu le véritable but de l'existence humaine et pris comme idéal la réalisation de l'évolution de la vie, il existera un guide sûr de la vie pratique.

L'idéal religieux perpétue l'idée fautive de l'inégalité des conditions humaines ; il empêche ou retarde l'avènement de la justice. L'idéal purement humain de justice et de fraternité vivante doit se substituer pour le plus grand bonheur de tous à l'ancien idéal divin, poétique, enchanteur et décevant. On songera moins au paradis à venir, aux joies promises mais différées, reportées à une échéance lointaine et hypothétique, on réalisera le paradis sur terre, on goûtera des joies présentes, immédiates, largement dispensées à tous et non plus réservées à quelques-uns.

La perspective, dans un avenir plus ou moins éloigné, d'une révolution scientifique des grands problèmes qui préoccupent l'humanité est déjà capable de donner une grande

satisfaction. Avec chaque génération nouvelle la solution définitive du problème se rapprochera de plus en plus et le vrai bonheur pourra être un jour atteint par les hommes. Pour arriver à ce résultat il faudra que les hommes soient persuadés de la toute-puissance de la science et du rôle nuisible des superstitions profondément enracinées. S'il est vrai qu'il est impossible de vivre sans foi, celle-ci ne pourra être que la foi dans la puissance de la science. Ainsi parlent dans leur folie scientifique, ces critiques raisonneurs qui croient naïvement voir et entendre la nature ; et telles sont les manifestations mentales des humanités commençantes dont l'entendement reste fermé aux vérités résidant en dehors de leur sphère et qui ne sont pas en correspondance avec leurs facultés organiques terrestres.

Par un malentendu philosophique presque général, l'humanité ne voit de choix dans la question de la destinée individuelle qu'entre le néantisme matérialiste et le dogmatisme religieux. La mort ne lui laisse d'autre perspective que l'anéantissement ou les sanctions surnaturelles du Paradis et de l'Enfer.

Deux systèmes contradictoires et ennemis se partagent le monde de la pensée. L'esprit humain flotte, indécis, entre la sollicitation de deux puissances. La religion sans preuves et la science sans idéal se défient, s'étreignent, se combattent sans pouvoir se vaincre parce qu'elles répondent toutes deux à un besoin impérieux de l'homme, l'une parlant à son cœur, l'autre s'adressant à son esprit et à sa raison.

Mais chacune d'elles ne pouvant apercevoir, du point de vue particulier où elle se place, que le côté qu'elle considère et croyant néanmoins embrasser la vérité tout entière, l'accord entre ses deux forces ennemies, le Sentiment et la Raison, le Spiritualisme et le Naturalisme, devient par le fait impossible.

De là tant de faux jugements, de là cette succession non interrompue de systèmes contradictoires et éphémères, nés de la veille et enterrés le lendemain, qui constituent dans leur ensemble la triste histoire des aberrations humaines, véritable tour de Babel, dont chaque assise s'écroule à mesure qu'elle est posée.

Le matérialisme est l'image de la mort universelle. Le néantisme est la négation du progrès, la confusion du bien et du mal, l'éclipse de l'intelligence et de la raison. C'est un attentat contre l'esprit humain, une théorie fautive et absurde qui mène le monde au désespoir, à la lutte des intérêts, à l'âpre et bestiale orgie des appétits despotiques et des passions déchaînées ; et ceux qui cherchent à faire prévaloir dans l'esprit des masses, de la jeunesse surtout, la négation de l'avenir, en s'appuyant sur l'autorité de leur savoir et de l'ascendant de leur position, qui, résolument et de parti pris, commettent le crime sans nom d'enlever aux déshérités toute croyance et tout espoir, sèment dans la société des germes de trouble et de dissolution et encourent une grande responsabilité.

La science part de la nature comme d'un fait ; mais qu'est-ce que la nature et pourquoi y a-t-il une nature ? C'est ce qu'elle ne sait pas, c'est ce qu'elle ne dit pas, c'est ce qu'elle ne cherche même pas.

On célèbre à grand bruit la gloire des sciences physiques et naturelles. Certes, il y aurait de l'ingratitude à ne pas reconnaître la beauté de leurs découvertes et le bienfait de leur application ; mais quand on regarde ces sciences non pas du côté pratique, mais du côté spéculatif on est confondu de l'immensité de leurs lacunes. La physique, la chimie, la physiologie, amassent des myriades de faits, constatent les phénomènes, mais s'agit-il de comprendre ces phénomènes, de savoir quelle est la cause, la cause de l'attraction, la cause de l'affinité, la cause de la vie, voilà ce que la physique, la chimie et la physiologie n'enseignent pas.

La science matérialiste, la science officielle, n'explique rien des choses occultes, indéfinissables, impalpables, de ces correspondances secrètes, de ces forces que nous ne pouvons ni saisir ni analyser, de ces choses merveilleuses, inexplicables et pourtant réelles dont nous soupçonnons les effets sans les discerner, et qui flottent éparses dans l'énorme Univers.

L'argument qu'on ne peut réussir à définir complètement Dieu, que sa nature demeure fugitive, insaisissable, ne vaut rien en soi. Il est évident que l'esprit limité de l'homme ne peut embrasser parfaitement l'Être infini.

Si tous les êtres ont eu un commencement, ce commencement est dû à une cause immédiate et suffisante, car il n'y a pas de phénomène sans cause et si cette cause réelle, efficace que la raison exige, n'est pas dans ce monde où nous ne voyons que des phénomènes dépendants, des causes secondes, des agents de transmission, elle est distincte du monde, au-dessus de ce monde. Cette cause première est Dieu et non la matière unie à la force, car la matière, même douée de forces inhérentes, ne peut expliquer ni l'origine de la vie ni l'origine de la pensée.

La pensée n'est pas un simple mouvement de la matière. Croire que la matière du cerveau qui se mesure, se pèse, se voit, se touche, suffise à expliquer la pensée, qui n'a aucun de ces attributs matériels, qui n'a que des qualités spirituelles, comme d'être vraie ou fausse, claire ou obscure, sublime ou commune ; croire que la matière du cerveau, composée de molécules se détruisant et se renouvelant sans cesse, puisse suffire à produire l'unité, l'identité de la personnalité et en particulier la mémoire qui suppose un lien commun entre le moi du passé et le moi du présent ; croire que la matière du cerveau, gouvernée par les lois sourdes de la physique et de la chimie puisse par elle seule se coordonner tout à coup en pensées, en raisonnements, en poèmes, en systèmes, en inventions, en découvertes scientifiques, c'est accomplir des actes de foi aussi robustes que ceux que l'on reproche aux catholiques superstitieux lorsqu'ils attachent une vertu curative à un chiffon béni ou aux ossements d'un reliquaire.

Ces corps harmonieusement disposés, ces mouvements réglés des êtres qui se relient les uns aux autres et entre lesquels règne une concordance admirable ; le merveilleux accord qui existe dans les animaux entre les organes divers et leurs fonctions ; la remarquable corrélation de la vue de l'homme à la lumière, de ses poumons à l'air atmosphérique, de ses organes de mastication et de digestion aux substances comestibles que la terre produit ; la parfaite coïncidence entre ces deux ordres de faits : des hommes créés industriels, avec un besoin vivace d'activité avec toutes sortes de facultés et de forces capables d'utiliser les objets, et d'autre part l'immense variété de matériaux offerts à cette industrie, à cette activité, à ces forces et à ces facultés ; cet ordre, ces proportions bien prises, cette série de phénomènes qui se rencontrent, qui se correspondent, qui s'ajustent les uns aux autres, pour aboutir à l'être organisé et vivant, à l'animal avec ses instincts, à l'homme avec son intelligence ne peuvent être attribués au mécanisme, aux forces aveugles de la nature, au concours fortuit des atomes, au hasard. Le hasard n'aurait pas fait une œuvre qui confond la raison humaine.

C'est une intelligence, une haute intelligence qui a pré-ordonné tous ces buts et toutes ces fins dont notre intelligence suit pas à pas la réalisation progressive ; c'est une puissante raison qui a agencé ce vaste système que notre raison retrouve et reconstruit avec effort ; c'est un génie suprême qui a conçu toutes ces lois dont la simple découverte couronne d'une gloire éternelle les plus grands génies de l'humanité.

La science invoque, contre l'hypothèse de la Création, le développement progressif des êtres et les tâtonnements prétendus d'une nature qui a l'air de s'essayer dans des œuvres imparfaites. Cette objection n'est pas sérieuse. Il y a sans doute des degrés de perfection dans l'animalité, et même cette échelle de perfectionnement est précisément ce qui témoigne le plus en faveur d'une sagesse créatrice ; mais si les animaux sont inégaux en perfection, il n'y a pas une seule espèce qui, prise en soi, n'ait tout ce qu'il lui faut pour vivre. Chaque système

d'organisation est clos, complet, suffisant en lui-même ; il est à lui-même un tout. Mais ce tout, à son tour, n'est qu'une partie par rapport à un tout plus général, qui est le plan de l'animalité, et à un autre plus général encore qui est l'univers.

La perfection absolue n'appartient pas, d'ailleurs, au monde créé ; ce qui lui convient c'est le perfectionnement, c'est l'accroissement indéfini : telle est la loi que suit la nature, par laquelle elle se produit elle-même, en allant du plus simple au plus compliqué, du moins parfait au plus parfait. Cette loi que l'on appelle aujourd'hui *loi d'évolution* est précisément celle qui convient le mieux à un Dieu créateur ; elle ne saurait servir d'objection contre lui.

Si la nature est douée de l'instinct de transformation, elle se transforme dans le sens de son plus grand avantage, et en cherchant toujours une forme plus élevée, comme la plante cherche la lumière ; mais cela même suppose que la nature ne marche pas à l'aveugle ; que la loi qui la régit n'est pas une loi brute, mais une loi de raison.

L'objection qu'on tire du désordre dans le monde physique prouve l'étroitesse de notre esprit plutôt qu'un défaut dans la création. Ces désordres sont des déviations accidentelles produites par l'action des causes extérieures et secondes. Les causes secondes agissent suivant leur nature et les propriétés qu'elles ont primitivement reçues du Créateur ; elles agissent toujours de la même manière dans les mêmes circonstances : c'est ce qu'on appelle des lois. On ne peut pas exiger que les lois physiques soient suspendues à chaque instant pour se prêter à l'intérêt particulier et momentané des êtres ; de même qu'on ne peut éviter tout conflit entre les causes diverses et empêcher que des agents physiques ne viennent heurter des êtres organisés, les déformer et même causer leur destruction prématurée. La Toute-Puissance ne peut pas faire ce qui implique contradiction ; elle ne peut pas faire qu'une chose soit à la fois et ne soit pas, ni qu'elle soit en même temps elle-même et son contraire. Des êtres finis ne peuvent pas être en même temps des êtres parfaits ; des êtres subordonnés à d'autres, qui ont leur nature propre et leur but particulier, ne peuvent atteindre à toute la perfection idéale dont ils sont susceptibles. Les combinaisons où des êtres bornés et déterminés peuvent entrer ne sauraient varier à l'infini, de sorte que, leurs rapports devront nécessairement produire ces anomalies que nous remarquons.

La règle est l'ordre et les accidents, les exceptions même sont une éclatante confirmation de la règle. C'est ce que sentent instinctivement bien des gens qui n'ont pas étudié les milliers de lois mécaniques, physiques, chimiques, physiologiques nécessaires à chaque instant de leur vie, mais qui s'aperçoivent bien qu'ils font partie d'un tout à la fois compliqué et bien ordonné.

Si le monde était le résultat du mouvement fortuit des atomes, tout y serait également fortuit ; il ne s'y trouverait que de simples rencontres qui se seraient faites mécaniquement et se déferaient de même : rencontres dans le monde physique, rencontres dans les molécules du cerveau. Un monde pareil ne pourrait nous offrir ni lois ni vérités certaines par elles-mêmes, s'imposant nécessairement à l'esprit, ne pouvant pas ne pas être ; car le jeu des atomes aurait pu produire une tout autre combinaison qui, dès qu'elle aurait existé, aurait eu la même valeur que la combinaison présente. Il n'y aurait entre la raison générale et la vérité aucun rapport naturel et sûr. La raison serait incompréhensible si elle n'était pas une émanation de la Raison suprême, qui est le lien et la source de toutes les vérités.

La conscience, cette faculté qui nous fait démêler le bien d'avec le mal, n'est pas une invention de l'homme. La loi morale est une réalité absolue ; nous n'en pouvons changer ou réviser les articles à notre gré ; elle nous domine et nous préexiste, et cette dépendance où nous nous sentons vis-à-vis d'elle est la preuve d'une autorité supérieure qui nous l'impose, car il ne peut y avoir de lois sans législateur.

La doctrine qui confère à la matière les attributs propres à l'intelligence est absurde. Vouloir expliquer que c'est la matière qui, par une force inintelligente et inconsciente qui est en elle, a

produit l'intelligence, la conscience et la vie, c'est se convaincre d'insuffisance ou abdiquer sa raison au profit de ses passions.

Ceux qui nient l'existence de toute substance spirituelle se font des idées tout à fait inexactes de celle matière qui, à leurs yeux, a seule une existence réelle. La force organique agit aveuglément et sans conscience de son œuvre, et les phénomènes qu'elle produit sont des phénomènes organiques, tandis que le principe intellectuel agit avec conscience de lui-même et de ses actes, et ces derniers sont de pures conceptions. Il n'y a aucune identité entre le principe vital et le principe intellectuel. Une physiologie exacte, de même que toute philosophie digne de ce nom, repousse nécessairement toute identification, toute assimilation entre le principe des actes organiques et le principe des actes intellectuels et moraux. Elle reconnaît qu'il existe dans l'homme un dualisme fondamental, c'est-à-dire qu'il est composé de deux substances essentiellement distinctes, et que néanmoins ces deux substances exercent une action réciproque l'une sur l'autre.

L'argument vulgaire et capital du matérialisme, c'est qu'on ne peut comprendre que deux substances mutuellement différentes, comme l'esprit et le corps agissent l'une sur l'autre. Quand on vit dans le monde de la physique et de la chimie, quand on admet comme premier dogme l'action inexplicée des éléments matériels les uns sur les autres, on n'a pas bonne grâce à rejeter la distinction de l'esprit et du corps sous prétexte que leur influence est inexplicée, et il est un peu étrange de contester des faits incontestables parce qu'on ne peut remonter jusqu'à leur origine la plus reculée et les suivre dans l'infini.

Si l'inexplicable est le terme des explications scientifiques c'est que la science n'a pas tout examiné, tout sondé, tout palpé. Si les deux substances de nature essentiellement distincte dont la réunion constitue l'homme peuvent agir l'une sur l'autre, c'est qu'il existe dans l'homme vivant un troisième principe, un être mixte qui, n'étant ni tout à fait esprit ni tout à fait matière, tient le milieu entre les deux substances, et c'est par l'intermédiaire de cet être mixte que l'âme agit sur le corps et le corps sur l'âme.

La spiritualité de l'âme est un fait, un fait positif, un fait aussi éclatant que la lumière du soleil. On cherche encore et on cherchera peut-être toujours ce que c'est que la matière ; mais quant à l'esprit nous le connaissons car nous en avons en nous le type, savoir le moi pensant, sentant et voulant. Le dogme de l'immortalité de l'âme et celui de l'existence de Dieu sont inséparables. La raison ne permet pas de les diviser et ne saurait, sans se mutiler elle-même, accepter l'un sans l'autre.

La mort physiologique est la dissolution de l'organisme et la résolution de ses parties en leurs éléments constituants ; mais aucun de ces éléments ne périt, ne cesse pas de subsister, et de même que les éléments corporels ne sont point détruits par la mort, de même l'âme, substance immatérielle, une et absolument simple, ne peut être détruite.

La preuve de l'existence et de l'immortalité de l'âme se déduit non seulement des facultés mêmes que Dieu a données à l'homme, de la loi morale et du consentement universel des peuples, de l'identité de la conscience humaine dans tous les temps et dans tous les lieux, mais encore de phénomènes psychiques avérés, irréfragables. La vie future est une loi de nature à laquelle nul ne peut échapper. La vie future n'est pas un simple article de foi, une hypothèse ; c'est une réalité matérielle démontrée par les faits.

L'esprit humain s'est toujours tourné vers l'avenir. Pareil à un captif qui, à travers les barreaux de sa prison, embrasse du regard la libre immensité de l'océan, il a franchi les limites étroites de sa vie présente pour pénétrer par le désir et par l'espérance dans le mystérieux au-delà. Il s'est toujours senti trop grand pour ce monde, capable de faire plus, de savoir plus, d'aimer plus que ne le permettaient les courtes années, les plans interrompus, les affections brisées de cette existence. En face des signes innombrables d'une intelligence présidant à la marche des êtres, il s'est demandé si l'humanité seule allait au hasard, sans but vraiment digne de sa longue et patiente évolution. Partout et toujours on retrouve d'évidentes

manifestations de la croyance en Dieu et à l'immortalité. Partout et toujours on reconnaît dans la nature même de l'homme un sentiment inné de dépendance qui l'incline devant la puissance suprême. Ce sentiment, il est vrai, se crée des formes de valeur bien inégale ; il s'abaisse avec l'abaissement de l'homme, il s'obscurcit avec l'obscurcissement de sa raison, il s'élève, au contraire, s'épure et s'éclaire à mesure que l'homme prend possession de lui-même et de la nature, et que l'instinct primitif se confirme et s'interprète par les libres déductions de l'intelligence. Mais dans toutes ses phases il demeure comme une marque originelle, imprimée à l'âme humaine par ce Dieu de qui elle vient et vers lequel elle ne cesse de tendre, même au travers de ses aberrations les plus étranges.

Tout a été défiguré dans l'univers moral par les dogmatiques matérialistes. Tout est à refaire en certains points de la doctrine religieuse dont l'orientation diverge, s'écarte de la réalité des choses. Aucune religion révélée n'est suffisante. Ce n'est ni dans le bouddhisme, ni dans le mahométisme, ni dans la loi de Moïse, ni dans le dogme romain, ni dans le protestantisme que l'esprit humain trouve un aliment suffisant pour sa raison et pour son cœur. Ni les religions modernes, ni les religions anciennes n'offrent à l'âme une complète satisfaction.

Nos croyances religieuses sont fondées sur un système égoïste et mesquin. Nous croyons notre humanité assez importante dans sa valeur absolue pour être le but d'une création qui dépend tout entière de nos destinées. Pour nous, le commencement de la terre est le commencement du monde et la fin de la terre nous représente la consommation de toutes choses. L'histoire de notre humanité est l'histoire de Dieu même. Tel est le fondement de notre foi.

L'Eglise infaillible s'est trompée, et dans sa conception physique de l'univers, et dans sa conception morale de la vie humaine. La terre n'est pas plus le corps central le plus important de l'univers, que la vie présente n'est l'unique théâtre de nos luttes et de nos progrès. Le travail n'est pas un châtement, mais plutôt le moyen régénérateur par lequel l'humanité se fortifie et s'élève. L'homme n'est pas un être déchu, et, au lieu de commencer au sommet de l'échelle, d'où il est prétendument tombé, il s'est, au contraire, élevé progressivement en subissant comme toute vie, les transformations inhérentes à sa nature.

La fixation définitive du sort de l'âme après la mort, représentée par l'Enfer et le Paradis des chrétiens et de la plupart des autres sectes religieuses, c'est-à-dire par l'immobilité éternelle, soit dans la souffrance, soit dans le bonheur, est contraire à la justice de Dieu, qui ne peut appliquer à des fautes et à des mérites temporels, des peines et des récompenses éternelles, attendu qu'il n'y a pas équation entre le temps et l'éternité ; elle est contraire aussi à la nature de l'homme, qui est essentiellement fictive et indéfiniment perfectible.

L'étrange façon dont furent compris, de tous temps, les rapports de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu, donnent une apparence de raison aux doctrines qui repoussent la personnalité divine au nom de la liberté humaine. Pour éviter l'extravagance des superstitions, on est tombé dans l'extravagance de l'athéisme. On a placé l'esprit humain entre deux folies également dangereuses, en lui disant : Choisis ! On lui enseigne que ce monde est une mêlée dont chacun se dégage comme il peut.

Cette doctrine, qui érige l'égoïsme en système, est montée de la terre païenne dans le paradis chrétien. Matérialisme et superstition assignent à l'homme pour idéal et pour but, l'un en vue de la terre, l'autre en vue du ciel, le culte exclusif de son être : ils s'unissent pour dire à l'individu : Sauve-toi ! Erreur funeste qui rapetisse l'esprit et déprave la conscience.

L'homme est lié à l'homme dans ce monde et dans l'autre. Une destinée générale englobe toutes nos destinées. Nous ne sommes pas seulement les membres d'une même famille, nous sommes les rameaux d'un même arbre. Chaque partie doit accomplir sa tâche dans le travail commun, sans quoi l'arbre avorte, s'étiole ou se dessèche. Nous sommes tous solidaires comme les cellules d'un même organe. L'évolution individuelle de l'être humain est liée à l'évolution collective de toute l'humanité. Il ne s'agit plus de se sauver tout seul, en laissant

les autres dans l'abîme. Nous monterons ensemble ou nous ne monterons pas. Il ne s'agit pas de chercher à se sauver isolément, égoïstement par des procédés spéciaux ; il s'agit d'un mode de vie général, réglementaire, applicable à tous et qui s'impose à toute créature vivante dont le devoir est de se purifier, de grandir, de s'élever de degré en degré sur l'échelle spirituelle, de se dégager de la matière transitoire, illusoire et de monter vers l'esprit qui est la seule réalité. La vérité est dans ce qui élève, non dans ce qui abaisse, dans ce qui relie, non dans ce qui sépare, dans l'instinct profond de la solidarité humaine. La croyance à une destinée commune est la seule croyance vraie.

« Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons, ont dit une grande absurdité : car, quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents. » Cuvier.

La vérité est simple, sa route est courte, droite et précise. Plus la philosophie est subtile et idéale plus elle est vaine et inutile pour expliquer des choses qui ne demandent aux hommes qu'un sens droit pour être connues jusqu'à un certain point.

L'Univers n'est ni sourd ni aveugle. Un Créateur existe. L'existence de Dieu est un fait acquis par l'évidence matérielle des faits, et les peuples sauvages qui ne connaissent ni les arguments de la philosophie, ni les faits de la science, mais qui croient à l'existence d'une puissance surhumaine en voyant des choses au-dessus du pouvoir humain, sont plus logiques que les hommes qui prétendent qu'elles se sont faites toutes seules.

Nous sommes sur la terre comme sur un grain de sable qui ne tient à rien et qui est suspendu au milieu des airs. Un nombre presque infini de globes tournent et roulent autour de ce grain de sable et traversent chaque jour depuis des milliers d'années les immenses espaces des cieux. Tous ces globes, ces corps innombrables qui sont en marche ne s'embarrassent point l'un l'autre, ils ne se choquent point, ils ne se dérangent point ; tous, au contraire, ont leur place, demeurent dans l'ordre qui leur est prescrit, suivent la route qui leur est marquée et, si paisiblement à notre égard, que personne ne les entend marcher et que le vulgaire ne sait même pas s'ils existent.

Quand chacun de ces grands corps serait supposé un amas fortuit d'atomes qui se sont liés et enchaînés ensemble par la figure et la conformation de leurs parties, on se demanderait toujours qui a créé l'atome. Est-il matière, est-il intelligence ? A-t-il eu quelque idée de soi-même avant de se faire soi-même ? Était-il ou n'était-il pas ? A-t-il commencé ? Est-il éternel ? Est-il infini ? En fera-ton un Dieu ?

Il ne dépendait pas de nous de pouvoir jamais être comme il ne dépend pas de nous de n'être plus. Nous avons commencé et nous continuons d'être par quelque chose qui est hors de nous, qui est meilleur et plus puissant que nous. Si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'est-ce ?

Nous existons par la force d'une nature universelle qui a toujours été ; mais cette nature ou elle est seulement esprit et c'est Dieu ou elle est matière et ne peut par conséquent avoir créé notre esprit ; ou elle est un composé de matière et d'esprit et alors ce qui est esprit dans la nature c'est Dieu.

Si tout est matière et si la pensée en nous n'est qu'un effet de l'arrangement des parties de la matière, qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choses matérielles ? La matière a-t-elle donc dans son fond une idée aussi pure, aussi simple, aussi immatérielle que celle de l'esprit ? Comment peut-elle être le principe de ce qui la nie et l'exclut de son propre être ? Comment est-elle dans l'homme ce qui pense, c'est-à-dire ce qui est à l'homme même une conviction qu'elle n'est point matière ?

L'homme pense, donc Dieu existe, S'il est en nous des pensées, une volonté, c'est-à-dire une force, des sentiments de pitié ou d'amour, quelques notions de justice, c'est que cette justice, cet amour, cette force se trouvent dans leur intensité suprême au sein de l'Être d'où ont jailli ces énergies fondamentales. L'étincelle implique le foyer, le rayon implique le soleil.

Si l'humanité n'est que le résultat des forces brutes de la nature, que l'on nous explique comment de ce conflit des éléments physiques peuvent sortir à un moment donné la liberté, la justice, la fraternité, ainsi que toutes les âmes élevées. Que l'on m'explique en quoi il sera meilleur pour moi de travailler au bonheur des hommes que de travailler à mon bien propre, en m'assurant dans la société bien être, richesse, jouissance, autant que je le puis, en évitant, bien entendu, les châtements auxquels les sots et les ignorants sont seuls à s'exposer, N'est-il pas prouvé par l'expérience que l'on peut être le plus malhonnête homme du monde sans courir aucun risque, et même en conquérant tout ce qui peut rendre la vie désirable, le devoir excepté ? On parle de l'estime des hommes ; mais d'où peut venir cette estime, s'il n'y a pas de bien moral ? et d'où vient l'idée du bien moral ? On parle des joies de la conscience ; mais d'où vient cette conscience et pourquoi y a-t-il une conscience qui approuve et qui désapprouve, qui récompense et qui punit ? C'est déjà un miracle de faire sortir la sensation du mouvement de la matière : c'en serait un second et bien plus grand d'en faire sortir la conscience morale. Si l'esprit humain est le produit des lois mécaniques, la seule loi qu'elle puisse invoquer, c'est la loi du plus fort. Comment opposer le droit à la force, là où tout se réduit à la force ? Le droit est une idée, ce n'est pas une force, ou si l'on veut, c'est une force idéale, qui est capable, dans la conscience, de faire équilibre à la force physique, mais sans avoir de commune mesure avec elle, La justice naît de cette idée, et l'amour, d'une idée plus haute encore. Il y a donc un monde moral, qui est le domaine de l'âme, comme il y a un monde physique qui est le domaine du corps, et ce domaine des âmes doit avoir un souverain qui ne soit pas la matière, et c'est par là que l'idée du devoir se rattache à l'idée de Dieu.

Il y a au-dessus de l'homme et au-dessus de la nature un être pensant, un être libre, infini, éternel, immuable, un suprême législateur, qui est le principe de la pensée et de la liberté, le principe de la loi régulatrice des actions humaines. Dieu est un pur Esprit ou mieux le pur Esprit, conscient de lui-même et de chaque partie infinitésimale de l'univers, entier, personnel, mais sans forme, sans étendue et sans durée ; cause des causes, principe de tout ce qui est, vertu et soutien de l'univers, ordonnateur des phénomènes de la nature, auteur et juge suprême de toutes choses.

Tous les éléments de la création sont en rapport avec Dieu, comme toutes les cellules du corps humain sont en contact immédiat avec l'être spirituel. Dieu veille incessamment à l'exécution de ses lois, et les Esprits qui peuplent l'espace sont ses ministres chargés des détails, selon les attributions afférentes à leur degré d'avancement.

L'univers est un mécanisme incommensurable, conduit par un nombre non moins incommensurable d'intelligences, un immense gouvernement où chaque être intelligent a sa part d'action sous l'œil du souverain Maître dont la volonté unique maintient partout l'unité. Sous l'empire de cette vaste puissance régulatrice tout se meut, tout fonctionne dans un ordre parfait, tous les phénomènes sont soumis à des lois générales et calculées ; ce qui nous semble des perturbations sont les mouvements partiels et isolés qui ne nous paraissent irréguliers que parce que notre vue est circonscrite et que nous ne pouvons en embrasser l'ensemble.

Il n'y a pas de hasard, ou plutôt, ce que nous appelons le hasard n'est pas aveugle, c'est nous, dont l'intelligence et la clairvoyance sont limitées, qui le sommes ; le hasard est simplement une cause intelligente, et lorsqu'il nous arrive de ne découvrir dans cette cause aucune trace d'intelligence, cela tient, non à ce que l'intelligence lui manque, mais à ce que la nôtre n'a pas assez de portée pour la découvrir.

Dieu est tout : conscience universelle, intelligence sans bornes, activité éternelle, justice absolue ; il se révèle d'une manière non équivoque dans tout ce qui tombe sous les sens, dans

les moindres actions des êtres organiques ou inorganiques, animés ou inanimés. Il n'est pas moins en bas qu'en haut. Le monde est le produit de cette force divine qu'on appelle la Nature ; mais la Nature n'est pas Dieu. Le monde est l'expression de la pensée de Dieu et l'acte de sa volonté. Ses lois sont éternelles, immuables, parce que sa volonté elle-même est éternelle et constante, et que sa pensée anime toutes choses sans interruption.

L'activité de Dieu crée sans cesse ; elle est éternelle. Tous les jours des globes s'organisent, tous les jours des êtres nouveaux apparaissent, tous les jours des consciences se forment, tous les jours des âmes éclosent. La création universelle, à proprement parler, n'existe pas, si on doit se figurer par cette expression la formation première intégrale du Grand Tout, puisque cette formation du Grand Tout serait inséparable de celle de Dieu, nécessairement incréé. Mais la création doit s'entendre de la production incessante d'êtres entièrement nouveaux qu'elle fait naître, en même temps que d'êtres anciens qu'elle fait renaître, qu'elle rajeunit dans leurs organismes, et même dans l'organisme animique, afin de les élever graduellement à tous les degrés de la hiérarchie spécifique.

Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini. Parce qu'ils sont bornés et limités, ils se le figurent borné et limité comme eux, ils se le représentent comme un être circonscrit, et en font une image à leur image.

L'essence et la nature de Dieu constituent une vérité inexplicable qui s'impose d'une manière absolue. Son existence est attestée par la nature, par la conscience et la raison, par l'intelligence et par les inspirations synthétiques de la pensée ; sa grandeur, sa puissance, dépassent les conceptions humaines. Les efforts des savants, les hypothèses des philosophes et les théories des penseurs sont impuissants pour définir l'essence première de l'Être des Êtres. Dieu est essentiellement incompréhensible. Un Dieu qui pourrait être compris ne serait pas Dieu, mais un Dieu imaginé par l'homme.

L'existence de Dieu est une vérité immuable, une nécessité absolue qu'il faut admettre comme l'on admet l'infini du temps et de l'espace. Quelles que soient d'ailleurs les idées que les hommes se fassent de la divinité, ils ne trouveront jamais de limites ni de bornes à qui n'en a pas.

La croyance en Dieu est tellement nécessaire, tellement indispensable, tellement essentielle, que tous les peuples l'invoquent au seuil de leur existence comme au sommet de leur civilisation. Il apparaît aux hommes comme le but suprême de toute perfection, comme le lien indissoluble de l'harmonie universelle. Le philosophe de bonne foi, le penseur sincère et impartial, croient sans arrière-pensée à une Cause consciente de toutes choses, loi d'amour, de vie et d'harmonie, lien indissoluble de tous les mondes.

Les mœurs ont pour base les croyances et, au fond de tous les progrès sociaux, on trouve un dogme qui les a engendrés. Toute négation d'un principe divin est une blessure faite à la civilisation, retrancher l'idée de Dieu, c'est couper une artère du progrès.

Sans la croyance en Dieu, ce monde est incompréhensible et aucune organisation sociale n'est acceptable, Elle indique le but, elle fournit le moyen.

Les innombrables globes qui circulent dans l'espace sont peuplés comme la Terre d'habitants dont l'organisme varie suivant le milieu dans lequel ils vivent. Ces humanités planétaires diffèrent de la nôtre dans leur nature intime, dans leur mode d'existence, dans leurs fonctions vitales et dans tout ce qui constitue leur manière d'être. La loi du progrès régit le système vital de chacun des mondes. Ce système vital diffère suivant la nature intime et les forces particulières de chaque monde.

Ces mondes sont à des degrés divers d'avancement physique et moral. Ils progressent physiquement par l'élaboration de la matière et moralement par l'épuration des Esprits

incarnés qui les habitent. Le monde que nous habitons n'est qu'un atome dans l'importance relative des innombrables créations de l'espace. La terre n'est pas le pivot de l'univers, le but et le centre de la création, mais l'un des plus petits astres roulant dans l'immensité ; l'un des plus arriérés et des moins favorisés pour l'habitabilité.

Notre terre, loin d'être le pivot de la création, n'est qu'un des astres les plus infimes qui gravitent dans les steppes de l'immensité. Notre soleil lui-même, pour aussi grandiose qu'il soit, ne gouverne qu'un tourbillon de planètes en nombre très limité, et en raison de l'organisation cosmogonique les étoiles sont d'innombrables soleils autour desquels gravitent d'autres terres, constituant d'autres tourbillons spéciaux indépendants et séparés les uns des autres par des distances d'une prodigieuse grandeur. Et l'on se demanderait pourquoi notre globe, atome minuscule de cette agglomération gigantesque, aurait été choisi par Dieu comme siège unique de la vie.

Le monde est Un. L'universalité des êtres est une unité. Le mouvement des êtres organisés est déterminé par une loi, la même pour tous : l'action qu'ils exercent les uns sur les autres. Rien de ce qui est ne peut se soustraire. Toutes les créations sont solidaires entre elles.

L'homme est un composé des éléments planétaires. Il a été créé de la même façon que tout ce qui vit sur la planète, par les forces vives de la nature, selon la loi divine qui régit les évolutions de la substance et les progrès de la vie. La manière dont l'homme voit, dont il entend ses sensations, son système nerveux, sa taille, son poids, sa densité, sa marche, ses fonctions, en un mot tous ses actes, sont régis, constitués même par l'état de sa planète. L'anatomie est venue troubler l'homme dans sa naïve admiration de soi-même et lui rappeler que la réalité visible et tangible ne l'isole pas des animaux.

Le corps humain ne diffère pas, anatomiquement, de celui d'un mammifère supérieur ; sa chair, ses os, ses muscles, ses nerfs, ses organes internes et externes, son cerveau même, n'ont pas un atome de substance qui ne se retrouve dans les espèces inférieures et si l'on remonte aux origines des espèces, on trouve des transformations graduelles établissant par des témoignages irrécusables que la vie terrestre tout entière, depuis le mollusque jusqu'à l'homme est le développement d'un seul et même arbre généalogique. L'organisation humaine est sur la terre la somme des organisations animales qui montent jusqu'à elle suivant les degrés de la zoologie terrestre.

L'homme procède de l'animalité. Il est la conséquence logique des êtres qui ont paru avant lui, comme au-dessous de lui, toute existence est la conséquence des existences précédentes. Il débute dans la vie sous l'humble forme d'un infusoire, d'un vibrion, d'une monade, pour s'élever graduellement jusqu'au type humain. Dieu n'est pas amoindri, l'homme n'est pas rapetissé parce que, sous une loi universelle, la loi du progrès, toute la vie manifestée se coordonne et s'enchaîne. Plus la loi est simple, plus Dieu est grand. Cette économie de ressorts qui emploie toutes les forces, qui utilise tous les germes, est aussi la loi de justice.

Ceux qui prétendent que l'homme possède une place élevée et distinguée dans le règne animal parce qu'il a été expressément modelé par les mains mêmes de Dieu, à sa propre ressemblance, trouveront peut-être qu'il est peu digne de la belle statue façonnée par le Créateur, de dégénérer, en dehors de l'ordre de la nature, jusqu'à devenir un sauvage horrible, un épouvantable cannibale, qui dévore son propre prochain, un homme taché par des crimes, par des vices dégoûtants et par des souillures de tous genres.

Ne paraît-il pas plus digne de l'être suprême, et de l'homme même, que celui-ci, par des innombrables conflits, des souffrances, des luttes, des évolutions et des progrès, en harmonie avec la matière, parvienne, de l'état d'étincelle rudimentaire intelligente, à conquérir la place la plus élevée dans l'échelle des êtres sur la terre, et à s'emparer de la pensée libre et indestructible, du libre arbitre, de la volonté, de la raison ? Si une question intéresse l'humanité, c'est celle de son origine ; l'idée du but et de la fin de toute existence humaine en résulte.

D'après certains savants, l'homme n'est qu'un composé de matière, un animal un peu plus intelligent, un peu plus parfait que les autres, et qui, à travers des milliers de siècles, est arrivé graduellement à sa forme actuelle, en passant par les évolutions les plus diverses. La matière brute est devenue cellule organique, la plante s'est faite infusoire, l'infusoire s'est transformé en reptile, le reptile a abouti au mammifère et le singe à l'homme.

Cette théorie doit être repoussée : Le Transformisme, la Sélection, l'Evolution, aboutissent au même phénomène, à savoir que la transformation des espèces provient uniquement de l'âme (dénommée instinct chez l'animal) qui fait toute son évolution à travers la série au moyen d'existences successives. A chacune de ses incorporations, de ses incarnations, l'âme s'agrandit, elle se complète par l'adjonction d'un plus grand nombre de particules psychiques éparses dans l'éther, lesquelles particules s'unifient entre elles par suite de la loi d'affinité.

L'évolution n'est qu'une transformation de l'âme, un changement produit par une addition, une accumulation ou agrégation du principe intelligent, qui se poursuit de la monade jusqu'à l'homme. Quand l'âme humaine est très évoluée, quand elle a passé par un grand nombre de formes, de corporéités, elle quitte les types primitifs pour aller animer des êtres de plus en plus parfaits. Des âmes peu évoluées, jeunes, rudimentaires, accaparent des corps rudimentaires, occupent les corps des animaux.

L'homme est une intelligence jadis émanée de l'Intelligence universelle, et transférée dans l'atome, dans la molécule, dans la cellule, enfin dans l'homme, L'homme parcourt toutes les formes animales avant d'arriver à sa forme finale, et malgré ses nombreuses transformations, ses avatars divers, il ne descend pas du singe. Nous n'avons jamais eu pour ancêtre un singe anthropoïde.

Notre prétendue origine simienne est une erreur. Ce n'est pas un singe que l'âme a pour ancêtre ; mais c'est dans une forme simienne, parvenue à un certain degré de perfection relative, qu'est descendue une âme humaine, grossière et encore semi-animale, sous l'influence de laquelle celle forme simienne a évolué vers l'humanité. L'homme est un Esprit incarné.

Il y a en l'homme trois choses distinctes :

1° L'Ame ou Esprit, principe intelligent, en qui résident la pensée, la volonté et le sens moral ;

2° Le Corps, enveloppe matérielle, qui met l'Esprit en rapport avec l'extérieur ;

3° Le Périsprit, enveloppe légère, fluïdique, impondérable, servant de lien et d'intermédiaire entre l'Esprit et le corps.

L'âme humaine est le résultat du travail de la vie, de son incarnation périodique et ascendante dans des organismes progressivement plus compliqués comme moyen de perfectionnement. L'âme est un être intellectuel, pensant, immatériel. L'âme n'est pas la force vitale, car celle-ci est mesurable, se transmet par génération, n'a pas conscience d'elle-même, naît, grandit, décline et meurt, états tout opposés à ceux de l'âme, immatérielle, sans mesure, non transmissible, consciente.

Le cerveau qui, dans l'hypothèse matérialiste, est censé produire l'âme, n'est qu'un instrument de manifestation au service de celle-ci, et l'instrument cérébral, foncièrement le même chez l'homme (fou ou raisonnable) et les espèces animales supérieures parce qu'il a à diriger, ici et là des fonctions organico-vitales analogues, donne des résultats différents selon la capacité de l'Esprit qui s'en sert.

Un cerveau organisé resterait neutre et inerte dans toutes ses parties si un Esprit, principe intelligent et parcelle divine ne s'en emparait pour en faire mouvoir le mécanisme comme le principe universel intelligent meut les mondes en nombre infini.

L'âme n'est pas localisée dans une partie du corps ; elle forme, avec le périsprit, un tout fluïdique, pénétrable, s'assimilant au corps entier, avec lequel elle constitue un être complexe dont la mort n'est en quelque sorte que le dédoublement.

Pendant la vie, l'âme agit plus spécialement sur les organes de la pensée et du sentiment. Elle est à la fois interne et externe, c'est-à-dire qu'elle rayonne au dehors ; elle peut même s'isoler du corps, se transporter au loin et y manifester sa présence, ainsi que le prouvent les phénomènes somnambuliques.

La lucidité somnambulique n'est autre que la faculté que possède l'âme de voir et de sentir sans le secours des organes matériels. Cette faculté est un de ses attributs ; elle réside dans tout son être ; les organes du corps sont les canaux restreints par où lui arrivent certaines perceptions. La vue à distance que possèdent certains somnambules, provient du déplacement de l'âme qui voit ce qui se passe aux lieux où elle se transporte. Dans ses pérégrinations, elle est toujours révolue de son périsprit, agent de ses sensations, mais qui n'est jamais entièrement séparé du corps ; ce lien n'est rompu qu'à la mort. Le dégagement de l'âme produit l'inertie du corps qui semble parfois privé de vie, comme dans la catalepsie et la léthargie. L'âme est immortelle, indestructible.

Lorsque l'enveloppe extérieure ne peut plus fonctionner, elle tombe, et l'Esprit s'en dépouille, comme le fruit se dépouille de sa coque, l'arbre de son écorce ; c'est ce qu'on appelle la mort. La mort ne termine rien, tout continue. Rien de ce qui est ne peut être anéanti, et il est au moins aussi impossible de détruire la personnalité humaine, qui est la réalité par excellence, que d'anéantir un atome de la matière. La vie indestructible, sous mille aspects divers, poursuit sa destinée dans mille autres milieux. La mort n'est qu'un épisode de la vie ; elle n'en est pas l'interruption. La mort n'est rien, elle n'est qu'un instant impossible à mesurer, elle n'est pas encore ou elle n'est plus.

La mort n'est que la séparation de l'Esprit et du Corps, une transformation nécessaire, un renouvellement. La mort n'est pas une fin, mais une métamorphose ; le corps, de matière lourde, se refroidit pour se désagréger, tandis que, de l'intimité de l'organisme, se dégage une forme semblable, gardienne de la personnalité, et qui devient le corps d'une nouvelle vie plus souple et plus radiante. La destruction n'est qu'un moyen d'arriver, par la transformation, à un état plus parfait ; car tout meurt pour renaître et rien ne rentre dans le néant. La forme extérieure seule, change. Le principe de la vie, l'Esprit, demeure en son unité permanente, indestructible. Il se retrouve au-delà du tombeau dans la plénitude de ses facultés, avec toutes les acquisitions dont il s'est enrichi dans ses existences corporelles.

La mort du corps débarrasse l'Esprit de l'enveloppe qui l'attachait à la terre, Une fois délivré de ce fardeau, il n'a plus que son corps fluide, qui lui permet de parcourir les distances avec la rapidité de la pensée. L'appréhension de la mort est un effet de la sagesse de la Providence. Elle est nécessaire tant que l'homme n'est pas assez éclairé sur les conditions de la vie future, comme contre-poids à l'entraînement qui, sans ce frein, le porterait à quitter prématurément la terre, et à négliger le travail d'ici-bas qui doit servir à son propre avancement.

L'âme est une incarnation de l'Être suprême. L'âme se meut dans le visible et dans l'invisible ; elle lie le passé au présent et le présent à l'avenir ; elle alterne l'activité terrestre avec la vie de l'espace, elle est une affirmation de la transmission des êtres d'un monde dans l'autre et la transformation de la matière à la mort corporelle ; elle est le foyer de la chaleur intellectuelle, la source des forces morales, le noyau attractif des mondes et le principe absolu de la vie éternelle de l'Esprit.

L'âme constitue la force et la vie ; le corps composé de matière se dissout et revient à ses premiers éléments. C'est ce qui a fait dire que tout vit, tout se tient, tout se meut, tout s'enchaîne, tout s'agite, que rien ne se crée, rien ne se perd et que l'âme progresse et le corps se transforme.

L'âme n'est pas seulement dans l'homme et dans les natures supérieures à l'homme. Elle anime toutes choses, car toutes choses est un être ou un collectif. Depuis les soleils géants qui s'étendent dans l'univers infini jusqu'au moindre atome perdu en apparence dans les entrailles de la terre, tout possède une âme, douée d'un firmament à l'image de la grande âme divine ; de telle façon que tout s'enchaîne harmonieusement dans la nature et que tout est dans tout.

Tout évolue dans l'univers et tend vers un état supérieur. Tout se transforme et se perfectionne, même l'homme qui, on ne sait pourquoi, fait tant d'opposition à cette vérité. Le tout éternel sort de l'éternel atome.

La nature est dans un enfantement perpétuel. De même que l'épi est en germe dans la graine, le chêne dans le gland et la rose dans son bouton, ainsi des genèses de mondes s'élaborent dans la profondeur des cieux étoilés. Partout la vie engendre la vie. D'échelons en échelons, d'espèces en espèces, dans un enchaînement continu, elle s'élève des organismes les plus simples, jusqu'à l'être conscient et pensant, jusqu'à l'homme. Dans cette immensité sans bornes, sans rives, règnent incessamment le mouvement et la vie. Une Providence intelligente protège partout le développement de la vie et sauvegarde l'ordre universel, tout en laissant à l'individu la liberté de ses mouvements et le mérite de ses efforts.

Qui que nous soyons sur la terre, à quelque degré que nous soyons placés, chacun de nous a sa personnalité distincte. L'humanité à laquelle nous appartenons est une station de l'archipel infini, et nous marchons tous, dans la solidarité universelle, vers une perfection infinie.

La grande humanité collective est formée par une suite non interrompue d'humanités individuelles actives à tous les degrés de l'échelle de la perfection. La loi de la solidarité domine tout, reliant, dans le passé, le présent et l'avenir, non seulement toute l'humanité, mais tout ce qui pense, tout ce qui vit, tout ce qui est, compensant dans une égalité générale et totale, toutes les inégalités passagères et partielles résultant de la loi de l'effort.

L'Esprit a son évolution, sa gravitation, son aurore et sa marche ascensionnelle. La même loi d'harmonie régit tout, sur notre monde comme sur tous les autres mondes de l'espace. Dans l'échelle des êtres vivants, depuis le lichen jusqu'à l'arbre, depuis le zoophyte jusqu'à l'homme, il y a une chaîne s'élevant par degrés sans solution de continuité ; chaque espèce est un perfectionnement, une transformation de l'espèce immédiatement inférieure, et le corps de l'homme est le dernier anneau de l'animalité sur la terre.

Il y a une certaine tendance qui s'agite dans chaque atome, qui fouille l'univers depuis son sommet jusqu'à sa base, une qualité qui donne à chaque substance de la nature une inclination forcément dirigée sur un point déterminé, et cette force intérieure, cette attraction descend du Créateur pour remonter vers lui.

Il y a dans les éléments mêmes de la matière un commencement de conscience, une sorte de perception sourde et ces éléments ou atomes passent d'une conscience sourde et incomplète à une conscience claire et distincte, de l'inertie à la vie, de la vie à la sensibilité, de la sensibilité à la pensée.

L'Esprit s'élabore au sein des organismes rudimentaires. Le principe intelligent, distinct du principe matériel, s'individualise, s'élabore, en passant par les divers degrés de l'animalité ; c'est là que l'âme s'essaie à la vie et développe ses premières facultés par l'exercice ; c'est pour ainsi dire son temps d'incubation. Il n'y a dans la série des êtres qu'une sorte d'esprit plus ou moins développé et les animaux inférieurs sont dans leur succession comme des ébauches où ont été essayés les éléments mentaux qui ont trouvé dans l'homme leur complet épanouissement. L'âme humaine ne peut arriver à la perfection qu'en parcourant successivement les conditions des diverses existences, depuis la plus élémentaire à l'origine jusqu'aux degrés les plus élevés.

L'étincelle de Dieu, l'âme, est dans toute chose. Le monde est un ensemble où personne n'est seul ; tout corps masque un esprit. L'homme n'est pas le seul qui soit suivi d'une ombre. Tous, même le caillou misérable, ont derrière eux une ombre, une ombre devant eux. Tous

sont l'âme qui vit, qui a vécu, qui doit vivre. C'est des bas-fonds les plus lointains que monte l'étincelle immortelle. Qu'elle soit métallisée dans l'atome de la pierre, végétalisée dans la plante ou annualisée dans l'animal, la monade divine n'en est pas moins la future monade humaine qui, force aveugle dans le minéral, s'individualise dans le végétal, se polarise dans la sensibilité de l'animal, puis s'achemine vers la conscience ultérieure qui s'élabore à travers les humanités.

Tout dans l'univers concourt à cette œuvre sublime de la progression de l'esprit, et toute création animée est une des formes de l'Esprit. Il n'y a plus ni plantes, ni animaux, ni hommes, ceci n'est que la forme matérielle.

A tous les degrés de l'échelle, l'Esprit est autonome et trouve en lui-même, dans sa nature divine, les forces nécessaires à ses besoins du moment. Végétal, il sait diriger ses racines là où elles peuvent trouver leur nourriture et son feuillage où il trouvera de l'air. Animal, il est gouverné par l'instinct, impulsion divine supérieure au raisonnement. Homme, le divin agit toujours en lui, mais obliéré par la raison consciente pour tout ce qui a trait à sa conduite, à la direction qu'il lui plaît d'imprimer à son activité. Son autonomie devient de plus en plus complète au fur et à mesure de ses progrès.

Le progrès résulte du mouvement ascendant de tous les êtres. La vie s'accroît et se perfectionne par une série continue de transformations infinies et innombrables. Elle part de l'infiniment petit et marche vers l'infiniment grand. L'animal est un homme en formation. L'homme est un animal arrivé, résumant en lui les trois mondes (minéral, végétal, animal).

L'âme des animaux est une incarnation de l'intelligence universelle. Ce principe intelligent est soumis à la loi du progrès ; il s'épure par des transformations successives, puis il s'individualise peu à peu et devient Esprit. C'est encore un Esprit matériel, mais il a conquis son droit d'humanité. Il ne s'incarne pas encore sur la terre, car il est des mondes inférieurs à notre planète où les humanités sont plus grossières et inférieures à la nôtre. Dans son nouvel état, l'âme se prépare à sa mission terrestre, et déjà revêtue des privilèges de tous les autres Esprits, peut, dès ce moment, commencer son épuration. Quand cette âme n'est plus unie au corps, c'est une sorte d'être errant ; mais ce n'est pas encore un Esprit errant. L'Esprit qui vogue dans les espaces est une entité qui pense et qui agit par sa propre volonté ; il a conscience de lui-même. L'Esprit des animaux est, presque aussitôt après la mort du corps qui le renfermait, réutilisé dans un nouveau corps.

L'âme commence à se manifester réellement dans les animaux domestiques, qui sont les auxiliaires de l'homme et qui apprennent ainsi à devenir à leur tour des êtres intelligents, capables d'agir par eux-mêmes. L'âme progresse ainsi de l'animalité à l'humanité. A la raison animale, l'apprentissage ; à la raison humaine, l'exécution.

La destruction des êtres les uns par les autres se justifie par une utilité purement physique et par des considérations morales qui ont pour but le développement de l'intelligence par la lutte pour la satisfaction des besoins matériels ; mais la vraie vie de l'animal, comme celle de l'homme, n'est pas dans l'enveloppe corporelle ; l'âme n'est ni anéantie, ni altérée ; elle n'est que dépouillée de son enveloppe.

Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais qui en possède encore. L'âme est permanente en existence, mais temporelle en forme matérielle. L'âme est incarnée dans chacune de ses formes suivant les limitations inhérentes au degré d'évolution. Les moules successifs dans lesquels elle s'incarne ne sont que les étapes de sa marche ascensionnelle.

Dans l'animal l'Esprit n'est encore qu'à l'état d'ébauche ; dans l'homme il acquiert la connaissance et ne peut plus redescendre. Mais à tous les degrés il prépare et façonne son enveloppe ; les formes successives qu'il revêt sont l'expression de sa valeur propre.

Sous le rapport intellectuel et moral, le sauvage représente l'enfance de l'humanité, l'état rudimentaire de l'espèce, comme l'enfant représente l'état rudimentaire de l'individu.

Tous les hommes sont nés libres et égaux. Les possibilités de l'existence sont les mêmes pour tous, mais si toutes les personnalités sont les mêmes, en tant que produit de la nature, elles ne sont pas semblables entre elles comme produit humain. Les combinaisons multiples et variées qui peuvent être faites avec les éléments fondamentaux augmentés de ceux que fournit l'expérience de la vie, manifestent la diversité infinie possible de l'espèce primitive.

Si tous les Esprits sont créés doués de mêmes forces d'activité et de résistance, tous ne sont pas créés simultanément. La création des êtres humains, comme celle de tous les êtres, est incessante, de telle sorte que les inégalités qui nous frappent ne sont le plus souvent qu'apparentes. Les plus avancés sont la plupart du temps ceux qui ont vécu plus que d'autres entrés postérieurement dans le cadre de l'humanité. Cette inégalité est une condition indispensable du progrès. Les plus jeunes, qui sont en même temps les ignorants, ne peuvent avancer qu'avec l'aide des plus âgés qui sont nécessairement les plus instruits.

Les Esprits ont le même point de départ, la même origine, la même destinée. Tous évoluent de la même manière, de la base au sommet. Les différences qui existent entre eux ne constituent pas des espèces distinctes, mais des degrés divers d'avancement. Les uns ont commencé plus tôt leur voyage de ré ascension ou ont fait plus d'efforts pour arriver au but ; les autres ont marché plus lentement.

Dieu n'a pas créé des âmes sauvages et des âmes civilisées, ce serait la négation de sa justice. Après la mort, l'âme du sauvage ne reste pas perpétuellement dans un état d'infériorité, pas plus qu'elle n'est au même rang que celle de l'homme éclairé. Avec le temps, par des incarnations successives de plus en plus perfectionnées, elle atteindra le degré de l'âme civilisée. « L'aube, cette blancheur qui se fait dans la nuit, se fera dans le nègre. Les plus vils ont pour loi d'atteindre les plus hauts. Point de déshérité, point de paria ! » Les Esprits qui constituent les races vivant encore à l'état sauvage sont entrées les dernières dans l'humanité. Mais tous, dans la suite des siècles, atteindront successivement les glorieux sommets de la vie.

Les âmes sont créées simples et ignorantes, c'est-à-dire sans science et sans connaissance du bien et du mal, mais avec une égale aptitude pour tout et susceptible, en vertu de leur libre arbitre, de prendre la route du bien ou celle du mal. Suivant l'usage que nous faisons de cette faculté, nous avançons ou nous restons stationnaires. Tous créés pareils à l'origine, nos forces sont égales, nous les dirigeons comme il nous plaît. Nous devenons bons ou méchants suivant que nous prenons le bon ou le mauvais chemin.

La vie de l'Esprit dans son ensemble parcourt les mêmes phases que nous voyons dans la vie corporelle : il passe graduellement de l'état d'embryon à celui de l'enfance, pour arriver par une succession de périodes, à l'état d'adulte, qui est celui de la perfection, avec cette différence qu'il n'a pas de déclin et de décrépitude comme dans la vie corporelle, et que sa vie, qui a eu un commencement, n'aura jamais de fin.

Ainsi, de nos jours, les âmes nouvellement formées s'incarnent dans les races inférieures et ne peuvent débiter que là. Des affinités naturelles les y attirent. Sur ce point encore, la loi de vie justifie Dieu. Il n'y a de différence pour aucun, d'indifférence ni d'injustice pour personne, Il y a les aînés et les nouveaux : ceux-ci qui ont monté, ceux-là qui montent.

Dans la double série des existences (pondérable et impondérable) la progression de l'être est déterminée par l'emploi qu'il fait de ses forces morales. Mais il n'est responsable de ses actes qu'en proportion de sa liberté, c'est-à-dire de son intelligence et de sa raison.

La destinée de l'Esprit est la vie spirituelle ; mais dans les premières phases de sa vie corporelle il n'a que des besoins matériels à satisfaire, et à cette fin l'exercice des passions est une nécessité pour la conservation de l'espèce et des individus, matériellement parlant. Mais, sorti de cette période, il a d'autres besoins, besoins d'abord semi-moraux, puis exclusivement

moraux ; c'est alors que l'Esprit domine la matière. S'il en secoue le joug, il avance dans sa vie providentielle. Si, au contraire, il se laisse dominer par elle, il s'attarde en s'assimilant à la brute. Dans cette situation, ce qui était jadis un bien, parce que c'était une nécessité de sa nature, devient un mal. Tout ce qui est qualité chez l'enfance, devient défaut chez l'adulte. Le mal est ainsi relatif, et la responsabilité proportionnée au degré d'avancement.

La conception de l'évolution, loin d'amoindrir l'œuvre de Dieu, en fait ressortir toute la majesté et toute la poésie ; elle relève l'homme à ses propres yeux en lui faisant connaître son origine, sa mission ici-bas et le but qu'il doit atteindre ; elle lui démontre encore qu'il est le propre artisan de ses œuvres, l'arbitre de sa destinée ; qu'il y a une justice immanente et permanente ici comme dans toutes les sphères de l'infini ; qu'il n'y a ni punitions ni récompenses dans le sens qu'y attachent certaines croyances, que ce que l'on entend par les actes spéciaux de Dieu ne sont que les anneaux de la chaîne sans fin et sans solution de continuité de causes et d'effets, que cette chaîne de causes et d'effets enveloppe tous les mondes et les unit en un seul, dont elle fait une unité infinie.

Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit,
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
L'âme en exil devient à chaque instant, moins lourde
Et s'approche du ciel qui nous réclame tous.
D'heure en heure, pour ceux qui se sont faits plus doux,
La peine s'attendrit, l'ombre en bonheur se change ;
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie.
L'univers châtement monte à l'univers joie.
Victor Hugo

L'incarnation est nécessaire au double progrès moral et intellectuel de l'Esprit : Au progrès intellectuel, par l'activité qu'il est obligé de déployer dans le travail ; au progrès moral, par le besoin que les hommes ont les uns des autres. La vie sociale est la pierre de touche des bonnes et des mauvaises qualités. La bonté, la méchanceté, la douceur, la violence, la bienveillance, la charité, l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil, l'humilité, la sincérité, la franchise, la loyauté, la mauvaise foi, l'hypocrisie, en un mot tout ce qui constitue l'homme de bien ou l'homme pervers a pour mobile, pour but et pour stimulant les rapports de l'homme avec ses semblables ; pour l'homme qui vivrait seul, il n'y aurait ni vices ni vertus ; si, par l'isolement, il se préserve du mal, il annule le bien.

Mais l'Esprit ne peut acquérir dans une seule existence toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent le conduire au but. Nulle âme ne peut, dans une seule existence, dépouiller tous ses vices, toutes ses erreurs, vestiges de ses vies évanouies, preuves de son origine. Le progrès de l'Esprit s'accomplit en passant par des mondes divers. Sa vie se compose d'une série d'existences corporelles dont chacune est pour lui une occasion de progrès quand il a su la mettre à profit.

A chaque nouvelle existence, l'Esprit apporte ce qu'il a acquis en intelligence et en moralité dans ses existences précédentes, ainsi que les germes des imperfections dont il n'a pu se dépouiller.

A mesure que l'Esprit progresse moralement il se dématérialise ; c'est-à-dire que se soustrayant à l'influence de la matière, il s'épure ; sa vie se spiritualise, ses facultés et ses perfections s'étendent, et son bonheur est en raison du progrès accompli. Mais comme il agit en vertu de son libre arbitre, il peut, par négligence ou mauvais vouloir, retarder son avancement ; il prolonge par conséquent, la durée de ses incarnations matérielles, qui deviennent pour lui une punition, puisque par sa faute, il reste dans les rangs inférieurs, obligé de recommencer la même tâche.

Le passé est semblable à l'avenir : l'avenir existe virtuellement dans le passé et l'éternité qui est devant nous est également derrière. Rien ne se crée dans la nature et rien ne s'anéantit, pas plus dans le domaine de la conscience, que dans celui de la force et de la matière ; la conscience individuelle est immortelle et elle se développe conformément aux lois naturelles dans et par une évolution corrélative à l'évolution organique.

La nature s'étend à toute chose existante. La vérité morale, la justice, la sagesse, la vertu, existent dans la marche du monde, aussi bien que la réalité physique. La justice ordonne l'équité dans la distribution des destinées et nos destinées ne s'accomplissent point sur la planète terrestre. Le ciel empyrée n'existe pas. Rien ne s'achève ici-bas. Chacun vient passer à son tour, son heure sur la scène pour reprendre l'œuvre commencée. La mort n'aboutit ni à l'enfer ni au purgatoire ni à l'anéantissement de l'humanité selon les théories réputées savantes.

L'homme étant immortel n'a pas à craindre le néant ni la souffrance éternelle. Son individualité pensante étant indestructible, une forme qui s'évanouit constitue la création d'une forme nouvelle, d'une transformation de l'être. Pas d'enfer, pas de purgatoire, pas de paradis, pas de point d'arrivée définitivement angoissé ou béat, mais encore et toujours la vie, l'effort, la lutte et l'éternelle ascension du moi vers le mieux.

La vérité est étrange, plus étrange que la fiction : L'homme renaît, augmenté par son courage, anobli par sa constance, élaboré par ses peines. Il revient sur la terre pour progresser à tous les degrés d'intelligence et de moralité, depuis la sauvagerie qui côtoie l'animal, jusqu'à la civilisation la plus avancée. Comme la progression des existences instinctives explique l'inégalité des premiers êtres, la succession des vies morales explique l'inégalité des conditions humaines.

Tous les hommes ont parcouru les phases traversées par le genre humain dans la variété de leurs caractères modifiables et de leurs aptitudes progressives, subissant les conséquences de leurs chutes, ou jouissant du résultat de leurs efforts. Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir ; nous récoltons ce que nous avons semé autrefois ; ce que nous semons aujourd'hui nous le récolterons encore. La justice est là et non ailleurs.

Il faut qu'en des mondes plus élevés on arrive avec une somme de connaissances acquises ; il faut que le bonheur, auquel nous aspirons tous, soit le fruit de notre travail et de notre ardeur.

L'évolution progressive de l'âme dans ses incarnations successives se fait en dehors de toute influence surnaturelle, Elle est le résultat du jeu naturel de la vie, de l'exercice de nos facultés diverses. Rien n'est perdu. Tout travail, tout effort, toute joie, toute douleur, oui leur répercussion sur l'âme, se gravant indestructiblement, constituant une nouvelle expérience, une augmentation du champ de la conscience, c'est-à-dire un progrès.

L'âme tend au perfectionnement comme la maladie tend à la guérison. La progression est lente, la tâche laborieuse. Qu'il soit matériel ou moral, le progrès ne procède pas par ascension régulière. Toute formation présente des temps d'arrêts, des élans, des retours, des crises.

Dieu ne crée pas sur chaque globe une race humaine. Le premier échelon du règne animal reçoit la transfiguration humaine par la force des choses, par la loi naturelle, qui l'anoblit le jour où le progrès l'a amené à un état de supériorité relative. Lorsqu'il est arrivé à un degré suffisant d'élévation, qui le rende susceptible d'entrer dans le service du système du monde

moral, l'Esprit, plus ou moins développé, y apparaît. Tout se tient, tout concorde, tout s'enchaîne. Il y a superposition d'ordres inégaux en dignité et en lumière ; des sphères supérieures et maîtresses, des sphères inférieures et subordonnées ; il n'y a pas de contradiction. L'âme humaine, en passant d'un ordre à un autre, n'a rien à répudier ; elle n'a que des limites à effacer. Elle monte vers des réalités dont, auparavant, elle n'entrevoit que les images ; elle entre en possession de substances dont elle ne connaissait que les signes. Car la nature visible est symbolique et elle est une prophétie en image de l'invisible avenir.

Dieu nous a créés simples et ignorants, mais capables d'apprendre et aptes au progrès ; il a mis dans nos cœurs, pour diriger nos pas, nous pousser en avant, une force motrice, toujours en mouvement : la passion du mieux. C'est ainsi que l'Esprit est armé pour la lutte. Son mode d'existence, au début de la vie, est simple et restreint : l'infiniment petit ! mais tout est relatif. L'infiniment petit est le point de départ, la station première, d'où l'Esprit se déplace et s'exerce à la vie. Trébuchant dans le mal, se cramponnant au bien, tombant, se relevant, revêtant, tour à tour, des formes plus parfaites, des organes nouveaux, plus subtils, plus flexibles, l'Esprit se fortifie, élargit ses idées, hausse ses facultés, s'instruit, s'améliore, et voit derrière lui se dérouler la vie en un long chapelet d'existences diverses. A chacun de ses pas, le voile du destin devant lui se retire, découvrant à ses yeux l'œuvre du Créateur sous un aspect nouveau.

Lorsque l'Esprit a acquis sur un monde la somme de progrès que comporte ce monde, il le quitte pour s'incarner dans un autre plus avancé où il acquiert de nouvelles connaissances, et ainsi de suite jusqu'à ce que, l'incarnation dans un monde matériel ne lui étant plus nécessaire, il vive exclusivement de la vie spirituelle, où il progresse encore dans un autre sens et par d'autres moyens.

Arrivé au point culminant du progrès, quand il a définitivement vaincu la matière, développé toutes ses facultés spirituelles et trouvé par lui-même le principe et la fin de toute chose, il entre dans l'état divin par son union complète avec l'Intelligence suprême dont il est issu ; il participe au gouvernement des êtres et des choses, en contribuant par ses œuvres à l'harmonie universelle et à l'exécution du plan divin.

Tous les Esprits incarnés ou désincarnés, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils appartiennent, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ont leurs attributions dans le grand mécanisme de l'univers ; tous sont utiles à l'ensemble, en même temps qu'ils sont utiles à eux-mêmes ; aux moins avancés incombe une tâche matérielle, d'abord inconsciente, puis graduellement intelligente. Partout l'activité dans le monde spirituel, nulle part l'inutile oisiveté. Partout la vie et le mouvement ; pas un coin de l'infini qui ne soit peuplé ; pas une région qui ne soit incessamment parcourue par d'innombrables légions d'êtres invisibles pour les sens grossiers des incarnés.

L'état spirituel est l'état normal de l'Esprit ; l'état corporel n'est que transitoire et passager. Son existence terrestre est une sorte de mort si on la compare aux splendeurs et à l'activité de la vie spirituelle. La naissance est la mort de l'âme au monde des causes et sa rentrée dans le monde matériel ou des effets. La mort au contraire est la véritable naissance de l'âme au monde spirituel. C'est à l'état spirituel que l'esprit recueille les fruits des progrès accomplis par son travail dans l'incarnation.

L'incarnation de l'Esprit n'est ni constante ni perpétuelle. En quittant un corps, il n'en reprend pas un autre immédiatement ; pendant un laps de temps plus ou moins long, il vit de la vie spirituelle, sa vie normale. La réincarnation, heure douloureuse, passage des clairs espaces à la prison obscure, est une nécessité de la vie spirituelle comme la mort est une nécessité de la vie corporelle. La naissance terrestre est une mort au point de vue spirituel, la mort une résurrection divine. L'alternance des deux vies est le nœud capital du drame de l'évolution, en ce sens que chacune d'elles est à la fois la conséquence et l'explication de sa

contrepartie. Les vies se suivent sans se ressembler, mais elles s'enchaînent avec une logique impitoyable.

Les lois inflexibles de la nature, ou plutôt les effets résultant du passé de l'Esprit, décident de sa réincarnation. L'Esprit inférieur, ignorant de ces lois, insouciant de son avenir, subit machinalement son sort et revient prendre sa place sur terre sous l'impulsion d'une force qu'il ne cherche même pas à connaître. Dans la nature inférieure, aucun choix ne saurait s'exercer, et l'être retombe forcément sous l'empire des attractions qu'il a développées en lui. A mesure que l'âme s'élève, elle acquiert une part plus grande dans le contrôle de ses réincarnations ; elle s'impose à elle-même celle qui peut le mieux s'approprier à son degré d'évolution. L'Esprit avancé ne subit plus exclusivement le poids de la fatalité : il s'inspire des exemples qui l'entourent dans la vie fluidique, pèse les conditions bonnes ou mauvaises de sa réapparition sur terre, prévoit les obstacles, les difficultés de la route. Dans l'erraticité, la lourde matière ne nous enlace plus ; elle n'a plus d'effet sur nos sensations ; elle ne provoque plus les vulgaires soucis des besoins journaliers ; elle n'engendre plus les appétits brutaux, les basses fonctions de l'organisme humain ; elle ne comprime plus les mouvements de l'âme. N'ayant plus à compter avec les exigences du monde corporel, l'Esprit redevenu libre, reprend possession de sa science acquise, rien n'arrête l'essor de son intelligence et de ses facultés. Il voit quel est le rang, la place qu'il occupe dans l'œuvre de Dieu. Il aperçoit le but, les obstacles à vaincre, il sent ce qui lui manque, ce qu'il faut acquérir pour devenir meilleur. Ayant son libre arbitre, il réfléchit, délibère, combine et fait choix de l'épreuve qu'il juge nécessaire à son avancement et qu'il croit en rapport avec ses facultés.

Les Esprits que la similitude des goûts, l'identité du progrès moral et l'affection portent à se réunir, forment des familles. Ces mêmes Esprits, dans leurs migrations terrestres, se recherchent pour se grouper comme ils le font dans l'espace ; de là naissent des familles unies et homogènes et si, dans leurs pérégrinations, ils sont momentanément séparés, ils se retrouvent plus tard heureux de leurs nouveaux progrès. Mais comme ils ne doivent pas travailler seulement pour eux, des Esprits moins avancés viennent s'incarner parmi eux pour y puiser des conseils et des bons exemples. Ils y causent parfois du trouble, là est la tâche.

D'autres Esprits s'unissent à une même famille non par sympathie, mais pour se servir mutuellement d'épreuve et par punition de ce qu'ils ont été dans une précédente existence. De là ces antipathies, ces répulsions instinctives que l'on remarque chez certains enfants et qu'aucun acte antérieur ne semble justifier.

Pour réparer le mal qu'il a fait, l'Esprit éclairé et repentant se place volontairement dans une position à endurer ce qu'il a fait endurer aux autres : à être humilié s'il a été orgueilleux, misérable s'il a été mauvais riche, malheureux par ses enfants s'il a été mauvais père, malheureux par ses parents s'il a été mauvais fils, etc... L'Esprit renaît riche ou pauvre, maître ou subordonné, libre ou esclave, homme ou femme, soit dans des milieux analogues à ceux où il a fait le mal, dans des conditions où il sera exposé à retomber dans les mêmes fautes, soit dans des situations qui en sont la contrepartie.

L'origine du sentiment appelé la conscience est un souvenir intuitif du progrès accompli dans les précédentes existences, et des résolutions prises par l'Esprit avant l'incarnation, résolutions qu'il n'a pas toujours la force de tenir comme homme. En règle générale, tous ceux qu'une tâche commune réunit dans une existence, ont déjà vécu ensemble pour travailler au même résultat, et se trouveront encore réunis dans l'avenir jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but, c'est-à-dire expié le passé, ou accompli la mission acceptée.

Par des considérations d'un ordre plus général, on renaît souvent dans le même milieu, dans la même nation, dans la même race, soit par sympathie, soit pour continuer avec les éléments déjà élaborés, les études que l'on a faites, se perfectionner, poursuivre des travaux commencés que la brièveté de la vie ou les circonstances n'ont pas permis d'achever. Cette réincarnation dans le même milieu est la cause du caractère distinctif des peuples et des

races ; tout en s'améliorant, les individus conservent la nuance primitive jusqu'à ce que le progrès les ait complètement transformés.

L'interruption de la vie dès l'enfance est quelquefois due à l'imperfection de la matière ; mais la mort de l'enfant est le plus souvent pour les parents un châtement, une expiation. L'enfant qui meurt en bas-âge peut être plus ou moins avancé puisqu'il a déjà vécu dans des existences antérieures. La mort ne l'affranchit pas des épreuves qu'il doit subir, et il recommence une nouvelle existence sur la terre, dans le milieu qu'il avait choisi ou dans un monde supérieur, selon son degré d'élévation ; et c'est ainsi que souvent des parents redeviennent les père et mère d'enfants qu'ils croient avoir perdus sans retour.

Les individualités qui ont péri de mort violente (accidents, suicides ou autres causes) reviennent rapidement sur notre terre pour suivre et terminer une existence subitement interrompue.

Dans l'intervalle de ses incarnations, l'Esprit progresse en ce sens qu'il met à profit pour son avancement les connaissances et l'expérience acquises dans la vie corporelle ; il examine ce qu'il a fait pendant son séjour terrestre, reconnaît ses fautes, dresse ses plans et prend des résolutions d'après lesquelles il compte se guider dans une nouvelle existence en tâchant de faire mieux.

Il puise dans l'erraticité des connaissances spéciales qu'il ne pourrait acquérir sur la terre, ses idées s'y modifient. L'état corporel et l'état spirituel sont pour lui la source de deux genres de progrès solidaires l'un de l'autre. Les Esprits n'étant que les âmes des hommes, celles-ci n'ont point acquis la perfection en quittant leur enveloppe terrestre. Le progrès de l'esprit ne s'accomplit qu'avec le temps, et ce n'est que successivement qu'il se dépouille de ses imperfections, qu'il acquiert les connaissances qui lui manquent. Il serait aussi illogique d'admettre que l'Esprit d'un sauvage ou d'un criminel, devient tout à coup savant et vertueux, qu'il serait contraire à la justice de Dieu de penser qu'il restera perpétuellement dans l'infériorité.

Les Esprits qui peuplent les espaces trouvent partout l'emploi de leur intelligence et de leurs facultés, partout ils ont un but, une tâche à remplir dans l'œuvre du Très-Haut. L'Esprit doit tout scruter, tout creuser, tout comprendre, tout savoir, tout juger, dévoiler les mystères de la création, surmonter la matière et la rendre docile, se former au contact des choses, au choc des passions.

Dans la vie terrestre, l'homme travaille à sa propre restauration, à son avancement intellectuel et moral ; son activité, aussi ardente qu'elle soit, ne peut dépasser son globe, tandis que dans la vie réelle de l'erraticité l'homme étend ses préoccupations aux autres planètes ; il s'inquiète des intérêts généraux de tous les mondes ; il comprend alors la solidarité qui doit unir tous les êtres et tous les mondes. Les vivants naissent des morts et les morts des vivants. Le monde corporel et le monde spirituel se déversent incessamment l'un dans l'autre par les morts et les naissances.

Il n'y a point de contradiction dans la nature. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de chose. Les forces de la nature qui dans leur insouciance impassibilité, semblent s'affranchir de tout contrôle, n'agissent pas aveuglément. Les Êtres qui les dirigent et les utilisent n'oublient pas plus leur rôle d'agents de la suprême justice que celui d'instruments de la compassion divine. Dans nos pires épreuves ce n'est pas Dieu qui nous frappe, mais c'est nous-même qui nous punissons, et dans ces cataclysmes eux-mêmes qui épouvantent les peuples et où semblent se déchaîner, aveugles et irrésistibles, toutes les violences d'une nature en délire, l'œil d'un Voyant saurait rattacher les effets à leurs causes et ne verrait là, où nous ne voyons que désordre et dislocation, que l'accomplissement normal de la loi. Ce ne sont, du reste, que les formes périssables qu'anéantissent les pires catastrophes, tandis que les âmes immortelles n'en poursuivent pas moins leur progressive évolution qui, par le fait même de

ces perturbations de leur destinée, sont souvent poussées plus rapidement dans la voie de leur perfectionnement.

Les fléaux destructeurs et les cataclysmes sont des occasions d'arrivées et de départs collectifs, des moyens providentiels de renouveler la population corporelle du globe ; de la retremper par l'introduction de nouveaux éléments spirituels plus épurés. Les rénovations rapides et presque instantanées qui s'opèrent dans l'élément spirituel de la population par suite des fléaux destructeurs, hâtent le progrès social. Sans les émigrations et les immigrations qui viennent de temps à autre lui donner une violente impulsion, il marcherait avec une extrême lenteur. Les Esprits qui composent notre monde ne sont que les hommes d'autrefois revenant subir les conséquences de leurs vies antérieures, avec les responsabilités qu'elles entraînent.

Il y a deux mondes, le monde pondérable et le monde impondérable, le monde des corps et le monde des Esprits. Les Esprits revêtus de corps matériels, constituent l'humanité ou monde corporel visible ; dépouillés de ces corps, ils constituent le monde invisible qui peuple l'espace, et au milieu duquel nous vivons sans nous en douter, comme nous vivons au milieu du monde des infiniment petits, que nous ne soupçonnions pas avant l'invention du microscope.

Les Esprits ne sont donc point des êtres abstraits, vagues et indéfinis, mais des êtres concrets, circonscrits auxquels il ne manque que d'être visibles pour ressembler aux humains ; d'où il suit que si, à un moment donné, le voile qui les dérobe à la vue pouvait être levé, ils formeraient pour nous toute une population environnante. Les Esprits sont partout, toutes les régions de l'univers en sont peuplées ; ils sont parmi nous, à nos côtés, nous coudoyant et nous observant sans cesse. Ils agissent sur les hommes d'une manière occulte par les pensées qu'ils leur suggèrent et par certaines influences. Ils jouent un rôle important dans le monde moral et jusqu'à un certain point dans le monde physique ; ils constituent ainsi une des puissances de la nature.

La terre est la reproduction de ce qu'il y a dans l'au-delà ; il n'y a rien dans l'invisible qui ne soit figuré sur la terre. Le monde invisible est le reflet de l'humanité. Il participe par la pensée à nos joies, à nos peines. Parents, amis, indifférents, tous subsistent et sont ramenés par l'attraction des habitudes et des souvenirs vers les lieux et vers les hommes qu'ils ont connus. L'action du monde visible sur le monde invisible et réciproquement est une des lois, une des forces de la nature, nécessaire à l'harmonie universelle, comme la loi d'attraction.

Rien ne se perd, pas un atome de la matière, pas un atome de la pensée, et les âmes, toujours vivantes et agissantes, sont en continuelles relations avec les âmes incarnées. Chaque globe a sa population propre en Esprits incarnés et désincarnés, qui s'alimente en partie par l'incarnation ou la désincarnation des mêmes Esprits. Chaque planète a un monde fluidique adapté et correspondant par ses conditions et ses éléments particuliers à cette planète.

Autour des mondes avancés, abondent des Esprits supérieurs. Autour des mondes arriérés, comme la terre, pullulent des Esprits inférieurs. Leur action malfaisante fait partie des fléaux auxquels l'humanité est en butte. Dans cette immensité sans bornes le Ciel est partout : nulle enceinte ne lui sert de limites ; les mondes heureux sont les dernières stations qui y conduisent ; les vertus en frayent le chemin ; les vices en interdisent l'accès.

Les Esprits forment dans l'espace des groupes ou familles réunies par l'affection, la sympathie et la similitude des sentiments. C'est tout un monde dont le nôtre est le reflet obscur. Ils se voient et se comprennent. Ils échangent leurs idées sans effort avec une rapidité vertigineuse. Ils constatent leur individualité par le périsprit, qui en fait des êtres distincts les uns des autres, comme le corps parmi les humains. Le fluide universel établit entre eux une communication constante ; c'est le véhicule de la transmission de la pensée, comme l'air est le véhicule du son. La faculté de voir réside dans tout leur être comme la lumière réside dans toutes les parties d'un corps lumineux, La faculté d'entendre est aussi dans tout leur être

comme celle de voir, Ils sont doués d'une faculté de vision particulièrement complexe en ce sens qu'ils ne voient pas seulement comme nous, un seul aspect des choses, mais plusieurs simultanément. C'est ainsi que toutes les particules intérieures d'un corps solide sont aussi parfaitement perçues par eux que le sont celles qui constituent sa surface. Toutes les perceptions sont des attributs de l'Esprit et font partie de son être. Lorsqu'il est revêtu d'un corps matériel, elles ne lui arrivent que par le canal des organes, mais à l'état de liberté elles ne sont plus localisées. Les Esprits ont des sensations qui nous sont inconnues ; ils voient et entendent des choses que nos sens limités ne nous permettent ni de voir ni d'entendre. Toutes nos pensées se répercutent en eux et ils y lisent comme dans un livre ouvert.

L'Ame n'a pleine mémoire, pleine possession d'elle-même, que dans sa vie normale, la vie céleste, c'est-à-dire entre ses incarnations. Lorsqu'elle a atteint la maturité de la raison et la plénitude du jugement, elle voit non seulement sa vie terrestre, mais encore ses autres existences antérieures. L'Être se contemple lui-même, revoit une à une, à travers les temps, ses existences évanouies, ses chutes, ses ascensions, ses stations innombrables. Mais quel qu'infiniment petit degré qu'elle occupe dans la vie morale, l'âme se souvient de la carrière qu'elle vient d'accomplir.

Dans la vie terrestre, la mémoire est simple, puisqu'elle ne s'étend au-delà de chaque vie terrestre, tandis qu'elle est composée dans la vie éthérée ; dans l'erraticité les événements de l'un et l'autre monde sont toujours présents à la mémoire, rien ne peut les interrompre. Au réveil de chaque jour de la vie présente, le corps reprend possession de ses facultés. Les impressions oubliées pendant le sommeil reviennent à la mémoire. De même à la mort, qui est le réveil à la véritable vie ; l'âme en quittant son corps qui la retenait captive et la privait de la mémoire générale, redevient maîtresse de toutes ses facultés.

Les vies terrestres sont reliées à la vie éthérée sans aucune lacune ni discontinuité ; elles ne forment qu'un tout de leur ensemble, qu'une seule et même existence. C'est ainsi que, dans l'espace, nous sommes doués d'une mémoire si infaillible que rien ne peut l'obscurcir ; c'est ainsi que l'immortalité se manifeste dans toute sa réalité.

Les Esprits se classent dans l'espace en raison de la densité de leur corps fluide, corrélatif à leur degré d'avancement et d'épuration. Leur situation est déterminée par des lois précises. Ces lois jouent dans le domaine moral, un rôle analogue à celui que remplissent, dans l'ordre physique, les lois d'attraction et de pesanteur. La justice règne dans ce domaine, comme l'équilibre dans l'ordre matériel. Il n'y a ni maîtres ni esclaves ; la supériorité morale et intelligente établit seule la différence des conditions et donne la suprématie.

La situation que l'Esprit occupe dans l'espace, représente la somme de ses progrès et donne la mesure de sa valeur. Le principe d'affinité règle tout, y fixe chacun à sa place. Ni jugement ni tribunal, rien, que la Loi immuable, s'exécutant d'elle-même, par le jeu naturel des forces spirituelles et selon l'emploi qu'en fait l'âme libre et responsable.

L'Esprit désincarné porte en lui son ciel et son enfer. La preuve de son élévation ou de son abaissement est écrite sur son corps fluide, mis à nu, percé à jour. Ses pensées se réfléchissent dans son périsprit comme une image dans un miroir.

Le corps, considéré dans son principe d'existence, n'est autre chose qu'un mécanisme entièrement inerte par lui-même, qui ne doit son activité et le fonctionnement de ses divers organes qu'à la présence d'une puissance motrice qui réside en lui et qui est l'âme.

L'âme humaine, associée au corps humain pour pouvoir vivre de la vie terrestre, est formée d'une substance dont la ténuité est si grande que, par elle-même, elle demeure sans action sur la matière. Aussi, à l'état animique pur et simple, l'être humain serait-il entièrement impropre à participer à ce qui s'accomplit matériellement sur le globe terrestre ; c'est pourquoi la nature

l'a pourvu d'un mécanisme organique qui est un intermédiaire entre son âme et la matière extérieure que cette âme ne saurait soumettre autrement, c'est-à-dire d'une enveloppe fluïdique qui fait en quelque sorte partie intégrante de l'Esprit, enveloppe semi-matérielle puisée dans le fluïde cosmique universel, trait d'union entre l'Esprit et la matière.

Le fluïde périsprital pénètre le corps dans toutes ses parties et sert de véhicule aux sensations physiques de l'âme ; c'est par cet intermédiaire que l'âme agit sur le corps et en dirige les mouvements. Il joue un rôle si important dans l'organisme et dans une foule d'affections, qu'il se lie à la physiologie aussi bien qu'à la psychologie.

Comme le germe du fruit est entouré du péricarpe, l'Esprit proprement dit est entouré du périsprit. Ce corps fluïdique, vaporeux, diaphane, invisible dans l'état normal, peut devenir momentanément visible dans certains cas par une espèce de condensation ou de disposition moléculaire. Le périsprit se comporte comme la vapeur, qui est invisible lorsqu'elle est raréfiée et devient parfaitement visible aussitôt condensée. Le périsprit n'est point renfermé dans les limites du corps comme dans une boîte ; par sa nature fluïdique il est expansible, il rayonne au dehors et forme autour du corps une sorte d'atmosphère que la pensée et la force de la volonté peuvent étendre plus ou moins ; d'où il suit que des personnes qui ne sont point en contact corporellement peuvent l'être par leur périsprit et se transmettre à leur insu leurs impressions, quelquefois même l'intuition de leurs pensées.

Le périsprit étant un des éléments constitutifs de l'homme, joue un rôle important dans tous les phénomènes psychologiques et jusqu'à un certain point dans les phénomènes physiologiques et pathologiques. Quand les sciences médicales tiendront compte de l'élément spirituel dans l'économie, elles auront fait un grand pas et des horizons tout nouveaux s'ouvriront devant elles ; bien des causes de maladies seront alors expliquées et de puissants moyens de les combattre seront trouvés.

Le périsprit est la forme préexistante et survivante du corps humain sur laquelle se modèle l'enveloppe charnelle comme un double vêtement invisible. Il est formé d'une matière quintessenciée qui pénètre tous les corps quelques impénétrables qu'ils paraissent. Il assure le maintien de la structure humaine et des traits de la physionomie. Il joue le rôle d'un canevas, d'un moule compressible et expansible sur lequel les molécules viennent s'incorporer et qui prête sa forme à la matière. De là découlent les conditions physiologiques de la renaissance. Les qualités ou les défauts du moule reparaissent dans le corps physique, qui n'est, dans la plupart des cas, qu'une laide et grossière copie du périsprit.

L'enveloppe périspritale du même Esprit se modifie avec le progrès moral de celui-ci à chaque incarnation, bien que s'incarnant dans le même milieu. L'esprit fait sa forme ; il est l'artisan de son propre corps qu'il façonne afin de l'approprier à ses besoins et à la manifestation de ses tendances. La perfection du corps des races avancées n'est pas le produit de créations distinctes, mais le résultat du travail de l'Esprit, qui perfectionne son outillage à mesure que ses facultés augmentent.

Les Esprits puisent leur périsprit dans le milieu où ils se trouvent ; c'est-à-dire que cette enveloppe est formée de fluides ambiants ; elle tient à la fois de l'électricité, du fluïde magnétique et jusqu'à un certain point, de la matière inerte. Formé dans les bas-fonds de l'animalité, l'être périsprital gravit lentement l'échelle des espèces pour arriver à l'humanité. De vies en vies, à mesure que les facultés s'étendent, que les aspirations s'épurent, que le champ des connaissances s'agrandit, il s'enrichit de sens nouveaux.

La constitution intime du périsprit n'est pas identique chez tous les Esprits incarnés ou désincarnés qui peuplent la terre ou l'espace environnant. Selon que l'Esprit est plus ou moins épuré lui-même, son périsprit se forme des parties les plus pures ou les moins grossières du fluïde propre au monde où il s'incarne.

La supériorité de l'Esprit se reconnaît à son vêtement fluïdique. La nature de l'enveloppe fluïdique est toujours en rapport avec le degré d'avancement moral de l'Esprit ; elle est plus

ou moins éthérée selon les mondes et selon l'état d'épuration de l'Esprit. Les Esprits arriérés ont d'épaisses enveloppes imprégnées de fluides matériels. Les passions basses et vulgaires réagissent sur le périsprit, l'alourdissent, le rendent plus dense et plus obscur.

En quittant l'espace qui environne la terre, l'Esprit y laisse son enveloppe fluidique et en revêt une autre appropriée au monde où il doit aller. En passant d'un monde à l'autre il se revêt de la matière propre à chacun avec la rapidité de l'éclair par l'intermédiaire de son périsprit qui condense en lui la force vitale spéciale à chaque sphère. L'autre monde a ses limbes comme celui-ci, ses étages inférieurs et ses sphères lumineuses. Chacun va dans la sphère où sa pesanteur tombe.

Suivant que les Esprits sont plus ou moins épurés et dégagés des liens matériels, le milieu où ils se trouvent, l'aspect des choses, les sensations qu'ils éprouvent, les perceptions qu'ils possèdent varient à l'infini. Tandis que les uns ne peuvent s'éloigner de la sphère où ils ont vécu, d'autres s'élèvent et parcourent l'espace, heureux de jouir du sublime spectacle de l'infini.

Les Esprits inférieurs, enveloppés, grossiers, matériels, séjournent dans les bas-fonds de la vie impondérable où, là, comme ici, la fatalité les retient. Ils n'ont pas même conscience de la lumière d'en haut qui les éblouirait sans les éclairer. D'autres restent à la surface de la terre comme les incarnés, croyant toujours vaquer à leurs occupations, subissant les lois de la gravitation, attirés vers la matière. Alourdis par la densité de leurs fluides, ils restent comme attachés au monde où ils ont vécu, circulant dans son atmosphère ou se mêlant aux humains. L'influence de la matière les suit au-delà de la tombe et la mort ne met pas un terme à leurs appétits, que leur vue, aussi bornée que sur la terre, cherche en vain le moyen de satisfaire. D'autres, un peu plus dématérialisés, ne le sont cependant pas assez pour s'élever au-dessus des régions terrestres ; âmes tourmentées qui s'efforcent de trouver le chemin du ciel, et qu'une invincible fatalité force à planer non loin de la terre, autour de la demeure des hommes, ils flottent entre la vérité et l'erreur, l'ombre et la lumière ; ils montent cependant peu à peu, comprennent et voient et plus ils progressent plus ils aspirent, attendant l'heure de la réincarnation.

« Toutes nos connaissances ne sont que des réminiscences des idées antérieures qui nous étaient connues dans un autre monde où nous avons déjà vécu avant de venir animer le corps que nous habitons dans ce monde. » Platon

Lorsque l'Esprit doit s'incarner dans un corps humain en voie de formation, un lien fluidique qui n'est autre chose qu'une expansion de son périsprit, le rattache au germe vers lequel il se trouve attiré par une force irrésistible, par une mystérieuse affinité, dès le moment de la conception. A mesure que le germe se développe, le lien se resserre ; le périsprit, qui possède certaines propriétés de la matière, s'unit molécule à molécule avec le corps qui se forme.

La fusion mystérieuse de l'Esprit et de la matière s'accomplit graduellement, savamment, organe par organe, fibre après fibre. A mesure que l'âme se replonge dans ces densités inférieures, la conscience de sa vie divine s'efface, finit par s'éteindre, tandis que s'opère lentement dans l'incubation maternelle la moléculaire pénétration. Quand le germe est entièrement développé, l'union est complète et l'Esprit naît à la vie extérieure.

Par un effet contraire, cette union du périsprit et de la matière charnelle, qui s'était accomplie sous l'influence du principe vital du germe et qui n'était maintenue que par une force agissante, cesse quand cette force cesse d'agir par suite de la désorganisation du corps ; alors le périsprit se dégage molécule à molécule comme il s'était uni et l'Esprit est rendu à la liberté.

Dès que l'Esprit est saisi par le lien fluidique qui le rattache au germe, le trouble s'empare de lui ; ce trouble croît à mesure que le lien se resserre, et, dans les derniers moments, l'Esprit perd toute connaissance de lui-même. Au moment où l'enfant respire, l'Esprit commence à retrouver ses facultés, qui se développent à mesure que se forment les organes qui doivent servir à leur manifestation.

Mais en même temps que l'Esprit recouvre la conscience de lui-même, il perd le souvenir du passé, sans perdre les facultés, les qualités et les aptitudes acquises antérieurement et qui, en reprenant leur activité, vont l'aider à faire plus et mieux qu'il n'a fait précédemment. Il renaît ce qu'il s'est fait par son travail antérieur ; il ne perd rien de ce qu'il a acquis ; il n'oublie que la manière dont il l'a acquis ; mais il apporte aussi en renaissant le germe de ses imperfections, qui se traduisent par des instincts natifs, ses propensions à tels ou tels vices. Dès le berceau, l'enfant manifeste les instincts bons ou mauvais qu'il apporte de son existence antérieure. C'est là son véritable péché originel, dont il subit naturellement les conséquences, mais avec cette différence qu'il porte la peine de ses propres fautes et non celle de la faute d'un autre.

Le péché originel n'est pas une fantaisie de l'esprit ; sous ce symbole se cache une vérité, mais qui n'est accessible aux esprits de la multitude que sous la forme anthropomorphique enfantine sous laquelle elle leur est présentée. Nous sommes bon gré mal gré les fils de nos œuvres ; nous héritons de nous-mêmes, nous récoltons dans la vie actuelle ce que nous avons semé dans des vies antérieures. L'oubli du passé étant la condition indispensable de toute épreuve et de tout progrès, le cerveau, organe matériel de la pensée pendant la vie terrestre, ne peut recevoir que les impressions communiquées par l'Esprit à l'état de captivité dans la matière.

Le cerveau ne contenant que ce qui est venu l'impressionner dans cette vie, l'Esprit qui le fait jouer à son gré ne peut faire reproduire que ce qui le contient. La connaissance des faits antérieurs à la présente vie n'a jamais frappé le présent cerveau qui n'existait pas ; c'est un cerveau neuf et l'Esprit qui le dirige lui est rigoureusement solidaire. L'Esprit n'apporte dans ce nouvel état d'existence que les qualités mentales en rapport avec celles de sa situation nouvelle ; mais cet oubli n'est que momentané : le souvenir du passé tout entier reste intégralement conservé dans la substance essentielle de l'âme, pour reparaître après la mort ; d'autant plus étendu que l'être est plus élevé.

La vie éthérée étant seule réelle, seule complète, seule attrayante et seule vraiment heureuse, il est nécessaire que nous en perdions le souvenir quand nous nous incarnons sur la terre. La vie terrestre serait insupportable si nous avions constamment à la mémoire les beautés de la vie de l'espace. Les affections que nous y avons laissées, toujours présentes à nos souvenirs, seraient un véritable supplice. Il est juste et rationnel que pendant chaque existence terrestre le souvenir ne la dépasse pas, parce que ces existences ne sont que des fractions de notre vie entière.

Si l'Esprit ne perdait pas la mémoire en entrant dans la vie, la mort cesserait pour lui d'être redoutable, car il verrait derrière elle tout ce que la vie lui cache, et loin de la craindre il l'appellerait. Or, il faut qu'il reste dans la vie pour accomplir sa tâche. L'oubli périodique du passé est une aide puissante pour la progression de l'homme ; allégé chaque fois du poids de ses fautes, de la honte de ses remords, de la tyrannie de ses préjugés, de la tradition de ses haines, il marche plus librement vers le bien.

Le souvenir du passé porterait la perturbation dans les rapports sociaux et serait une entrave au progrès. En remontant la chaîne de leurs existences, la trame de leur propre histoire, les hommes retrouveraient la trace des actions de leurs semblables. Les inimitiés se perpétueraient, les rivalités, les haines, la discorde, se raviveraient de vies en vies, de siècles en siècles. Le voile de l'oubli les cache les uns aux autres, efface de leur mémoire de pénibles souvenirs qui seraient pour eux une source de troubles et de souffrances.

Les âmes incarnées sur la terre ne sont pas encore arrivées à un état d'avancement assez élevé pour que le souvenir de leur état antérieur pût leur être utile. La connaissance du passé entraverait le libre arbitre de l'homme et le paralyserait dans le travail qu'il doit accomplir pour son progrès. Il lui serait difficile de remplir son rôle sur la terre s'il se souvenait de celui qu'il a rempli dans l'existence précédente. Il ne pourrait porter sans fléchir le fardeau de ses crimes et de ses douleurs. L'être serait troublé par les réminiscences des premières phases qu'il a traversées ; sa mémoire l'entraverait au lieu de le servir s'il devait traîner après soi même au sein d'une vie meilleure, l'ombre souillée de son passé. C'est une vue supérieure qui ne doit se développer que dans la pleine lumière. Chaque existence est un nouveau point de départ où l'homme est ce qu'il s'est fait. C'est un homme nouveau s'appuyant sur de nouveaux errements, aidé de ce qu'il a acquis.

Mais l'Esprit incarné a comme l'intuition de son passé. Ses tendances naturelles sont comme des réminiscences de ses instincts, de ses penchants. Nous ne sommes pas égaux en arrivant en ce monde. Il y a autant de diversité entre les âmes qu'entre les corps. Faiblement ou fortement accusée, cette dissemblance de caractère, qui ne dépend ni de la famille, ni de la race, ni de l'éducation, ni de l'état corporel, se manifeste chez tous les hommes. Les uns naissent intelligents ou géniaux, les autres médiocres ou imbéciles, les uns doués de qualités morales, les autres de tous les défauts. Chaque enfant apporte en naissant des facultés différentes, des prédispositions spéciales, qui ne s'expliquent que par des travaux antérieurement accomplis par des âmes libres. Les idées innées, indépendantes du milieu où l'on est élevé, sont la résultante des connaissances acquises dans les existences antérieures et qui servent de base à l'acquisition de nouvelles idées. Le milieu et l'éducation développent les idées innées, mais ne les donnent pas. L'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur, elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies.

Les hommes de génie qui apportent en naissant des facultés transcendantes et des connaissances innées, qu'un peu de travail suffit pour développer, ne sont pas ceux auxquels le hasard a donné la matière cérébrale en plus grande quantité et de meilleure qualité, mais sont des Esprits avancés qui ont vécu plus longtemps, qui ont par conséquent plus acquis et plus progressé. Ils se réincarnent pour faire profiter les autres de ce qu'ils savent, pour aider les inhabiles, les guider, les pousser, les conduire au progrès, les fixer dans le bien, leur être secourables.

Nul n'est créé supérieur aux autres. La destinée humaine n'est point un don fortuit échéant au hasard, un présent qu'on obtient sans l'avoir mérité, mais le fruit du travail, l'expérience acquise, le produit, le savoir d'existences vécues, où l'Esprit ballotté par les événements, s'aiguise et s'aguerrit, s'ouvre à l'intelligence, conjure les périls, détermine les faits et finit par subir les plans du Créateur.

La science et la religion sont muettes sur le phénomène physiologique de la séparation de l'âme et du corps. Il manque à l'une et à l'autre la connaissance des lois qui régissent les rapports de l'Esprit et de la matière ; l'une s'arrête au seuil de la vie spirituelle, l'autre à celui de la vie matérielle. La connaissance du lien fluïdique qui unit l'âme et le corps est la clef de ce phénomène, comme de beaucoup d'autres.

La matière inerte est insensible ; l'âme seule éprouve les sensations du plaisir et de la douleur. Pendant la vie, toute désagrégation de la matière se répercute dans l'âme qui en reçoit une impression plus ou moins douloureuse. C'est l'âme qui souffre et non le corps ; celui-ci n'est que l'instrument de la douleur ; l'âme est le patient. Après la mort, le corps étant séparé de l'âme peut être impunément mutilé, car il ne ressent rien ; l'âme en étant isolée, ne reçoit aucune atteinte de la désorganisation de ce dernier ; elle a ses sensations propres dont la source n'est pas dans la matière tangible.

Le périsprit est l'enveloppe fluïdique de l'âme, dont il n'est séparé ni avant ni après la mort et avec laquelle il ne fait pour ainsi dire qu'un, car l'un ne peut se concevoir sans l'autre.

L'extinction de la vie organique amène la séparation de l'âme et du corps par la rupture du lien fluidique qui les unit ; mais cette séparation n'est jamais brusque ; le fluide périsprital se dégage peu à peu de tous les organes, de sorte que la séparation n'est complète et absolue que lorsqu'il ne reste plus un seul atome du périsprit uni à une molécule du corps. La sensation douloureuse que l'âme éprouve en ce moment est en raison de la somme des points de contact qui existent entre le corps et le périsprit, et du plus ou moins de difficulté et de lenteur que présente la séparation.

Si au moment de l'extinction de la vie organique, le dégagement du périsprit était complètement opéré, l'âme ne ressentirait absolument rien. Si à ce moment la cohésion des deux éléments est dans toute sa force, il se produit une sorte de déchirement qui réagit douloureusement sur l'âme ; si au contraire la cohésion est faible, la séparation est facile et s'opère sans secousse.

Dans le passage de la vie corporelle à la vie spirituelle, il se produit un autre phénomène d'une importance capitale ; c'est celui du trouble, phénomène naturel dont les résultats psychiques sont toujours intimement liés au genre de vie, au caractère et aux croyances de l'individu. A ce moment l'âme éprouve un engourdissement qui paralyse momentanément ses facultés et neutralise, en partie du moins, les sensations ; elle est pour ainsi dire cataleptisée, de sorte qu'elle n'est presque jamais témoin conscient du dernier soupir. La durée de ce trouble est indéterminée, elle varie de quelques heures à quelques années. A mesure qu'il se dissipe, l'âme est dans la situation d'un homme qui sort d'un profond sommeil ; les idées sont confuses, vagues et incertaines ; on voit comme à travers un brouillard, peu à peu la vue s'éclaircit, la mémoire revient et l'on se reconnaît.

L'état moral de l'âme est la cause principale qui influe sur le plus ou moins de facilité du dégagement. L'affinité entre le corps et le périsprit est en raison de l'attachement de l'Esprit à la matière. Si l'âme a vécu dans l'égoïsme et s'est alourdie dans les bas instincts de la vie animale, elle voit avec horreur approcher le moment de la séparation ; elle s'attache avec désespoir à ce corps pour lequel elle a vécu, et ne veut pas le quitter ; si, au contraire, elle s'est spiritualisée dans ses sentiments, elle voit avec bonheur approcher l'heure de sa délivrance.

Dans la mort naturelle, celle qui résulte de l'extinction des forces vitales par l'âge ou la maladie, le dégagement s'opère graduellement. Chez l'homme dont l'âme est dématérialisée et dont les pensées se sont détachées des choses terrestres, le dégagement est presque complet avant la mort réelle ; le corps vit encore de la vie organique que l'âme est déjà entrée dans la vie spirituelle et ne tient plus au corps que par un lien si faible qu'il se rompt sans peine au dernier battement de cœur. Pour lui le trouble est presque nul ; ce n'est qu'un moment de sommeil paisible, d'où il sort avec une indicible impression de bonheur et d'espérance.

Chez l'homme matériel et sensuel, celui qui a plus vécu par le corps que par l'esprit, pour qui la vie spirituelle n'est rien, pas même une réalité dans sa pensée, tout a contribué à resserrer les liens qui l'attachent à la matière ; rien n'est venu les relâcher pendant la vie. Aux approches de la mort, le dégagement s'opère aussi par degrés, mais avec des efforts continus. L'Esprit s'attache d'autant plus à la vie corporelle qu'il ne voit rien au-delà ; il sent qu'elle lui échappe et il veut la retenir ; au lieu de s'abandonner au mouvement qui l'entraîne, il résiste de toutes ses forces ; il peut ainsi prolonger la lutte pendant des jours, des semaines et des mois entiers. Dans ces moments, l'Esprit n'a pas, sans doute, toute sa lucidité, le trouble a commencé longtemps avant la mort ; mais il n'en souffre pas moins, et le vague où il se trouve, l'incertitude de ce qu'il en adviendra de lui, ajoutent à ses angoisses. La mort arrive, et tout n'est pas fini : le trouble continue ; il sent qu'il vit, mais il ne sait si c'est de la vie matérielle ou de la vie spirituelle ; il lutte encore jusqu'à ce que les dernières attaches du périsprit soient rompues.

Dans la mort violente, les conditions ne sont pas exactement les mêmes. Aucune désagrégation partielle n'a pu amener une séparation préalable entre le corps et le périsprit ; la vie organique, dans toute sa force, est subitement arrêtée, le dégagement du périsprit ne commence donc qu'après la mort, et dans ce cas comme dans les autres, il ne peut s'opérer instantanément. L'Esprit saisi à l'improviste, est comme étourdi, mais il éprouve toutes les sensations de la vie organique et ne croit pas être mort ; il va auprès des personnes qu'il affectionne, leur parle et ne conçoit pas pourquoi elles ne l'entendent pas. Pour lui la mort est synonyme de destruction ; or, comme il pense, qu'il voit, qu'il entend, à son sens il n'est pas mort ; et ce qui augmente son illusion, c'est qu'il se voit un corps semblable au précédent, mais dont il n'a pas encore eu le temps d'étudier la nature éthérée.

Les sensations qui précèdent et suivent la mort sont infiniment variées et dépendent surtout du caractère, des mérites de l'élévation morale de l'Esprit qui quitte la terre. L'Esprit souffre d'autant plus que le dégagement du périsprit est plus lent et la promptitude du dégagement est en raison du degré d'avancement moral de l'Esprit.

La mort n'est pas une annihilation ; elle n'est pas non plus un changement qui donne à l'âme toutes les vertus, toutes les perfections, tous les pouvoirs et la met en possession d'un bonheur qui réalise tous les désirs. Ce serait une erreur de croire que les Esprits, en quittant leur corps matériel, sont subitement frappés de la lumière de vérité. Dans ce phénomène de la mort, il ne s'opère qu'un changement de situation matérielle ; au moral, l'Esprit est exactement ce qu'il était auparavant ; il n'a subi aucune modification sensible ; son intelligence grande ou médiocre ne se modifie en rien ; ses idées, ses dispositions, ses désirs, ses goûts, ses aspirations, demeurent ce qu'ils étaient, comme aussi ses préjugés, ses erreurs et ses passions. Les changements que l'Esprit peut subir ne s'opèrent que graduellement par l'influence de ce qui l'entoure.

Bien différente est la façon dont s'effectue l'entrée sur les plans invisibles entre l'âme spiritualisée et celle qui ne l'est pas. Tandis que la première franchit avec facilité les couches inférieures de l'Astral où rien d'elle-même ne correspond, la seconde, retenue par des liens nombreux qui empêchent son essor, se sent rivée aux plans inférieurs et condamnée à vivre dans leurs régions ténébreuses.

La condition de l'homme après sa mort dépend de celle où il se trouvait avant sa mort, c'est la loi de cause et d'effet qui règne en souveraine. Il s'ensuit que deux hommes mourant au même instant peuvent ne pas être ensemble dans le monde de l'au-delà. Si le sentiment inférieur de leur âme n'est pas en harmonie parfaite, ils ne seront pas ensemble bien que leurs corps physiques inertes soient à côté l'un de l'autre. C'est la condition qui détermine la localité.

En général, après avoir quitté le corps, l'âme ne se perd pas dans l'immensité de l'infini ; elle erre dans l'espace, et le plus souvent au milieu de ceux qu'elle a connus et surtout de ceux qu'elle a aimés. L'âme conservant toutes ses affections morales s'élève vers les groupes spirituels qui lui sont similaires, en raison même de la pesanteur fluidique et de ses affinités, c'est sa nature même, c'est son degré d'épuration qui détermine son niveau et la classe dans le milieu qui lui est propre. Avec ce qu'il sème, chaque être à son niveau se compose à lui-même son poids mystérieux. Chaque être, après sa mort, est emporté par les courants qu'il a réalisés pendant sa vie terrestre sur le plan de l'Espace où circulent les fluides correspondant aux siens.

En abandonnant la terre, l'âme entre dans les régions de l'espace entraînée par son périsprit conformément à la loi dynamique des fluides, après avoir traversé toutes les couches de densités inférieures à la sienne. Elle va dans le milieu qui est identique avec le milieu même de son enveloppe, représentant indélébile du propre état de cette âme. D'elle-même, par la force des choses, sans aucune intervention directe ou indirecte, elle se rend dans ce milieu, ne pouvant manquer d'y aller, comme aussi ne pouvant s'élever au-dessus de lui, par suite de

cette concordance, de cette proportionnalité entre les perfectionnements animiques et les purifications matérielles fluidiques. L'entrée dans une vie nouvelle amène des impressions aussi variées que la situation morale des Esprits.

En quittant sa demeure corporelle, l'Esprit avancé se trouve en suspens entre deux sensations, celle des choses matérielles qui s'effacent et celle de la vie nouvelle qui se dessine devant lui. Cette vie, il l'entrevoit comme à travers un voile, pleine d'un charme mystérieux ; puis la lumière grandit, non plus cette lumière astrale qui nous est connue, mais une lumière spirituelle, radiante partout répandue. Progressivement elle l'inonde, le pénètre et, avec elle, un mélange de force et de jeunesse, de sécurité. L'Esprit se plonge dans ce flot réparateur. Il s'y dépouille de ses incertitudes et de ses craintes. Son regard se détache de la terre et se tourne vers les hauteurs. Il entrevoit les cieux immenses et d'autres êtres, des amis d'autrefois plus jeunes, plus vivants, plus beaux qui viennent le guider au sein des espaces. Avec eux il monte jusqu'aux régions éthérées que son degré d'épuration lui permet d'atteindre. Par un phénomène très compréhensible, les vivants de la terre sont alors à lui comme les morts sont aux vivants terriens. Il voit ses parents et ses amis morts pour lui, et les Esprits qui évoluent dans son nouveau milieu sont pour lui les seuls vivants.

Ceux dont l'existence s'est déroulée indécise, sans fautes graves, ni mérites signalés (et le nombre en est grand), se trouvent d'abord dans un état de torpeur, dans un accablement profond. L'Esprit sort lentement de son enveloppe ; il recouvre sa liberté, mais hésitant, timide, il n'ose en user encore et reste attaché, par la crainte et l'habitude aux lieux où il a vécu. Il continue de souffrir et de pleurer avec ceux qui ont partagé sa vie. Sollicité par l'avenir et par le passé, il cherche à la fois à reprendre pleine possession de lui-même et à saisir les impressions fugitives du rêve évanoui, qui passent encore en lui, avec leur cortège de tableaux et d'événements. Parfois, absorbé dans cette rétrospection d'un songe captivant, il sent les chaînes de la vision se renouer et le spectacle se continuer ; il retombe à la fois dans le rêve et dans une sorte de demi-sommeil. Le temps s'écoule pour lui sans qu'il le mesure. A la longue d'autres Esprits l'assistent de leurs conseils, l'aident à dissiper son trouble, à s'affranchir des dernières chaînes terrestres, à s'élever vers des milieux moins obscurs.

Chez l'Esprit d'ordre inférieur, pour lequel la phase du dégagement corporel a été pénible, prolongée, pleine de trouble et d'angoisse, l'illusion de la vie terrestre se poursuit pendant des années. Incapable de se rendre compte de son état et de rompre les liens qui l'enchaînent, il continue à vivre comme il le faisait avant la mort, asservi à ses habitudes, à ses inclinations, s'indignant de ce que ses proches ne semblent plus le voir ni l'entendre, errant, triste, inquiet, sans but, sans espoir, dans les lieux qui lui sont familiers. Sous l'influence de ses appétits matériels, les molécules de son corps fluidique se ferment aux perceptions extérieures jusqu'à ce que, sur les conseils d'Esprits bienveillants et éclairés, il rompe par sa volonté le réseau fluidique qui l'enserme et se décide à entrer dans une voie meilleure.

Les Esprits pervers, endurcis, emportent avec eux, au-delà de la tombe, leurs habitudes, leurs besoins, leurs préoccupations matérielles. Ne pouvant s'élever au-dessus de l'atmosphère terrestre, ils continuent à partager la vie des humains, à se mêler à leurs luttes, à leurs plaisirs. Leurs passions, leurs désirs, toujours en éveil, attisés par le continuel contact de l'humanité, les accablent, et l'impossibilité de les satisfaire est pour eux une cause de tortures. Ces Esprits arriérés et mauvais ne savent rien des lois supérieures. Les fluides dont ils sont enveloppés s'opposent à toute relation avec les Esprits élevés qui voudraient les arracher à leur inertie, à leurs penchants, mais ne le peuvent en raison de leur nature grossière et du champ restreint de leurs perceptions. Ils occupent les bas-fonds du monde spirituel, comme ils ont occupé ceux du monde corporel ; ils y restent tant qu'ils sont rebelles au progrès ; mais à la longue, avec l'expérience, les tribulations, les misères des incarnations successives, il arrive un moment où ils conçoivent quelque chose de mieux que ce qu'ils ont ; ils commencent à comprendre ce qui leur manque, et c'est alors qu'ils font des efforts pour l'acquérir et s'élever.

Le vrai but de la vie consiste dans le devoir qui incombe à tout être humain, et dont il a conscience, de développer ce qu'il a de plus pur et de plus élevé en lui, en un mot de subjuguier la matière à l'Esprit. L'éducation de l'Esprit est donc l'objet même de la vie. Son existence est une succession de tâches. La vie lui est donnée comme un cadre à remplir.

La naissance en ce monde a pour cause les passions d'une existence précédente. La vie terrestre est une école, un moyen d'éducation, de perfectionnement par le travail, l'étude et la souffrance. La lutte est nécessaire au développement de l'Esprit. Tous les maux de la vie concourent à son élévation. On ne pourrait concevoir un être progressif sans des éléments hostiles en apparence qui le provoquent à l'effort, au labeur, au combat.

Il n'y a pas de progrès possible sans qu'il y ait quelque faute vaincue, La conquête de soi-même est la mesure du progrès spirituel, dans l'au-delà comme dans ce monde. La douleur est nécessaire au perfectionnement moral. Sans lutte pénible il n'y pas de vertu solide et éprouvée. C'est dans la douleur, ce tout puissant creuset d'épuration, que s'effectuent les métamorphoses, que se fondent l'égoïsme, les jalousies, les haines et d'où sortent les divines vertus de tolérance, d'altruisme, de fraternité universelle.

La douleur est inséparable de l'existence. La souffrance est la loi nécessaire de la vie, c'est à dire de la formation. Les maux de toutes sortes, physiques et moraux, auxquels l'homme est exposé, sont un stimulant pour son intelligence. S'il n'avait rien à craindre, aucune nécessité ne le porterait à la recherche du mieux ; rien ne l'obligerait à s'améliorer ; il s'engourdirait dans l'insouciance et il n'avancerait pas.

La douleur est l'aiguillon qui pousse l'homme en avant dans la voie du progrès, qui l'empêche de s'immobiliser dans l'état présent, qui l'avertit lorsqu'il est dans la mauvaise voie et le remet de force dans la bonne. Si, selon la formule populaire, « chacun de nous porte sa croix en ce monde », c'est que nous portons aussi nos défauts ou nos vices, dont nous sommes tenus de nous délivrer.

L'adversité est la grande école, le champ fertile des transformations, le principal facteur de notre élévation progressive ; elle seule arrache l'homme à l'indifférence, à la volupté ; elle seule, en développant les forces viriles de l'Esprit, le trempe pour la lutte et l'ascension.

La terre peut être considérée à la fois comme un monde d'éducation pour les Esprits peu avancés et d'expiation pour les Esprits coupables, un lieu de luttes, de travail et d'efforts continuels. La vie terrestre est un combat permanent. Toutes les joies sont inconstantes et le bonheur réel est un fruit défendu dans ce monde. C'est en vain que les hommes, avides de plaisirs et de richesses, s'efforcent d'arriver à ce but tant désiré qui ne peut devenir une réalité que dans les mondes supérieurs.

Les maux de l'humanité sont la conséquence de l'infériorité morale de la majorité des Esprits incarnés ; tous ont leur raison d'être. Les hommes les créent en vertu de leur libre arbitre par leurs propres vices, par leur orgueil, leur égoïsme, leur ambition, leur cupidité, leurs excès en toutes choses, Par le contact de leurs vices ils se rendent réciproquement malheureux et se punissent les uns par les autres.

Les souffrances sont engendrées par la méchanceté d'une moitié du genre humain et par les vices de l'autre ; les maladies, les misères multiples qui frappent chaque homme en particulier, les tueries, les vols, les brigandages, tout cela sort du fond même de la nature humaine. Si la terre est un calvaire, un purgatoire, un enfer, c'est nous qui la faisons telle.

Dieu a créé tous les hommes égaux pour la douleur ; petits ou grands, ignorants ou éclairés, souffrent, par les mêmes causes, afin que chacun juge sainement le mal qu'il peut faire. L'égalité devant la douleur est une sublime prévoyance de Dieu ; qui veut que les hommes,

instruits par l'expérience commune, ne commettent pas le mal en arguant de l'ignorance de ses effets.

Les vicissitudes de la vie terrestre ont deux sources différentes ; les unes ont leur cause dans la vie présente ; les autres en dehors de cette vie. Beaucoup sont la conséquence naturelle, immédiate du caractère et de la conduite de ceux qui les endurent ; et ceux qui nient les sanctions réservées dès ici-bas à nos actions, vérifient mal, ne regardent pas, ou ne regardent pas assez longtemps. Quoi qu'on puisse faire pour y échapper, il vient inévitablement une heure où, créancier impitoyable, la destinée frappe à notre porte, son mémoire à la main, et si l'homme n'est pas toujours puni, ou complètement puni dans son existence présente, il n'échappe pas pour cela aux conséquences de ses fautes. Toute vie coupable doit être rachetée, et une heure vient où les âmes orgueilleuses renaissent dans des conditions humbles et serviles, où l'oisif doit accepter de pénibles labeurs. Celui qui a fait souffrir souffrira à son tour. La place de chacun dans l'ordre social, le bonheur qu'il ressent, l'injure qui l'accable, sont une conséquence inévitable et juste des actes accomplis par lui précédemment dans une autre existence. Tout a sa raison d'être dans l'existence humaine ; il n'est pas une des souffrances que nous avons causées qui ne trouve un écho dans les souffrances que nous endurons ; pas un de nos excès qui ne trouve un contre-poids dans une de nos privations ; pas une larme ne tombe de nos yeux sans avoir à laver une faute.

Les peines et les jouissances sont inhérentes au degré de perfection des Esprits. Chacun porte en soi le principe de son propre bonheur ou malheur, sa gloire ou sa misère. Nous jouissons des progrès acquis, mais nous souffrons de notre imperfection persistante, de notre assujettissement aux forces inférieures, de notre ignorance, cause essentielle de notre esclavage vis-à-vis de la nature.

La pratique du bien est la loi supérieure, la condition sine qua non de notre avenir. La grande loi universelle qui n'a pas d'exception est que le bonheur de chacun augmente en même temps qu'il progresse en moralité et en intelligence et non autrement. Tout être, par l'effort du labeur volontaire, sort de l'épreuve et rentre au bonheur. Le bonheur est la conséquence du bien, comme la souffrance est la conséquence du mal. La souffrance est proportionnée à la responsabilité, c'est-à-dire à la liberté de l'être, proportionnée elle-même au développement des facultés de l'intelligence et du cœur.

La loi de justice n'est que le fonctionnement de l'ordre moral universel ; et les peines et les châtements sont la réaction de la nature outragée et violentée dans ses principes éternels, Toute puissance morale réagit sur celui qui la viole, proportionnellement à son mode d'action. Le bonheur de la créature est le but de la création. L'âme atteint le bonheur par son propre mérite : elle n'a pas été créée parfaite, mais susceptible de le devenir, afin qu'elle ait le mérite de ses œuvres. Le bonheur, pour avoir tout son prix, doit être acquis et non octroyé. Un bien qui ne serait ni mérité ni conquis, ne serait pas un bien.

En donnant à l'homme son libre arbitre, le Créateur a voulu qu'il arrivât, par sa propre expérience, à faire la différence du bien et du mal et que la pratique du bien fût le résultat de ses efforts et de sa propre volonté. Si Dieu nous avait créés tout d'une pièce, absolument parfaits, où aurait été l'effort, par conséquent le mérite et quel aurait été le but de la création ? Si dans la création tout avait été repos, si tous les biens avaient été mis sans travail, à notre disposition, nous n'aurions pas eu le sentiment de nous perfectionner par notre propre effort, de conquérir l'autonomie en vertu des lois qui laissent à notre choix la route à suivre pour aller vers le progrès intellectuel et moral. La vie eût été monotone. C'est la lutte, c'est le choc des idées qui lui donnent de l'attrait et nous encouragent à la mener vaillamment. C'est le déchaînement des passions qui fait ressortir le mérite de la vertu. Ce sont les horreurs du mal qui rehaussent la beauté du bien.

Il y a plus de sagesse et de grandeur à créer des êtres qui évolueront d'eux-mêmes vers la perfection que de produire instantanément un univers où tout serait figé dans une immobile,

fastidieuse et monotone perfection, sans but, sans contrastes, sans couleur ; où chacun de nous, ayant obtenu tout sans travail et sans effort, n'en pourrait comprendre la valeur. Il faut que l'effort subsiste en ce monde, et le travail et la sueur et les douloureux sacrifices. Un monde facile et commode où tout coulerait sur un rail glissant et rapide, ne serait pas seulement aplani, mais aplati. Toute âme y deviendrait vulgaire, molle, incapable d'élan, prête à choir.

Dieu n'est pas l'auteur du mal. Il a fait l'homme libre ; or, la liberté contenait la possibilité du mal. Dieu ne peut faire ce qui implique contradiction ; il ne peut faire que l'homme soit à la fois libre et nécessairement bon, l'essence de la liberté consistant dans la possibilité d'un choix, d'une détermination spontanée. Il fallait que l'homme fût libre et par conséquent susceptible de se révolter, de commettre tous les crimes, ou bien il fallait que n'étant pas libre, il ne fût qu'une simple machine, ou un animal obéissant aveuglément à ses instincts.

Le bien est la loi de l'univers, Le mal est un état transitoire, toujours réparable, une des phases inférieures de l'évolution des êtres vers le bien. La nature humaine est la véritable source du mal parce qu'étant faible, elle ne saurait voir qu'une partie de la vérité, et qu'étant orgueilleuse elle croit et proclame toujours qu'elle a trouvé la vérité tout entière.

Ce que nous appelons bien et mal n'a aucune signification spéciale, aucune valeur particulière. L'un et l'autre sont notre œuvre exclusive. Ils n'affectent que nous, ils n'atteignent que nous. Ils sont la conséquence de nos appréciations, de notre manière d'être intellectuelle et morale, de notre bonne ou de notre mauvaise volonté.

Le mal est en nous et non hors de nous ; c'est donc nous qui devons changer et non pas les choses extérieures. Notre progrès dépend de nous. Il est notre œuvre personnelle, à titre individuel ou à titre collectif (souvent aux deux à la fois), et c'est pour l'avoir atteint, après y avoir travaillé, que nous jouissons avec satisfaction des avantages qu'il nous procure. C'est là la récompense. Elle émane, comme le châtiment, de la nature même des choses. Elle est la conséquence nécessaire, prévue, forcée, de nos actes conscients et de leur valeur. La récompense et le châtiment sont liés à notre activité volontaire, et c'est ainsi que la loi naturelle utilise même nos erreurs et les souffrances dont elles sont la cause pour nous obliger à progresser en même temps que nous travaillons à nous dégager d'une situation pénible. C'est ainsi qu'elle tire le bien de ce que nous appelons le mal, et c'est là pour elle toute l'expiation.

Le mal, comme l'ombre, n'a pas d'existence réelle ; c'est plutôt un effet de contraste. Les ténèbres se dissipent devant la lumière, de même que le mal s'évanouit dès que le bien paraît. Il n'y a pas de mal réel, dans le sens absolu que nous donnons à ce mot ; il n'y a pas d'injustice dans l'univers, mais partout réalisé ou en voie de réalisation, un idéal supérieur de bonté et de justice, idéal entraînant pour tous les individus la certitude du bonheur futur dans le développement indéfini de la conscience et le triomphe de l'Esprit.

L'homme jouit de son libre arbitre. Il a le choix entre le bien et le mal. S'excuser de ses méfaits sur la faiblesse de la chair ou sur l'atavisme n'est qu'un faux fuyant pour échapper à la responsabilité. La chair n'est faible que parce que l'Esprit est faible. C'est l'Esprit qui donne à la chair des qualités correspondantes à ses instincts. Toutes les vertus et tous les vices sont inhérents à l'Esprit. La chair, qui n'a ni pensée ni volonté, ne prévaut jamais sur l'Esprit, qui est l'être pensant et voulant. Le tempérament est au moins en partie, déterminé par la nature de l'Esprit, qui est cause et non effet. Les organes cérébraux, correspondant aux diverses aptitudes, doivent leur développement à l'activité de l'Esprit ; ce développement est un effet et non une cause. L'activité de l'Esprit réagit sur le cerveau et conséquemment sur les autres parties de l'organisme. Sous l'empire de la sensibilité, l'organisme s'approprie aux dispositions morales de l'Esprit. Un Esprit irascible pousse au tempérament bilieux ; d'où il suit qu'un homme n'est pas colère parce qu'il est bilieux, mais qu'il est bilieux parce qu'il est colère. Il en est de même de toutes les autres dispositions instinctives.

L'Esprit ne procède pas de l'Esprit, le corps seul procède du corps. Nos parents, de qui nous tenons les traits distinctifs de la figure et les dispositions à certaines affections physiques, ne peuvent nous transmettre leurs facultés intellectuelles et morales. La ressemblance morale de l'individu avec l'ancêtre résulte de l'incarnation de l'Esprit dans un milieu similaire, en correspondance avec ses idées, ses sentiments, ses inclinations.

On attire à soi des Esprits sympathisant avec les idées qu'on a. L'Esprit se réincarne instinctivement dans le milieu vers lequel son périsprit, modifié à mesure par ses agissements, le porte naturellement, et là les conditions heureuses ou malheureuses dans lesquelles il se trouvera placé résultent du niveau moral de ce milieu.

Mais si la loi d'hérédité est fatale chez l'animal, elle ne l'est plus chez l'homme. Les germes spirituels de l'humanité psychique sont en dehors de la génération matérielle. L'homme est une dualité dans laquelle entre un nouveau facteur et des plus puissants, à savoir : un Esprit conscient, portant en lui la résultante de son passé intellectuel et moral et pouvant choisir, avant chaque réincarnation, le genre de vie qui lui paraît nécessaire. De là vient que, parmi les membres d'une même famille, on constate des différences considérables dans le caractère, le degré d'intelligence, les tendances, les particularités d'esprit de chacun d'eux.

Le but final des êtres est la perfection, et tous ceux qui s'en écartent, subissant la pression mystérieuse, y sont ramenés fatalement. Nul ne peut être méchant ou vicieux sans une perte sûre, sans un dommage certain. Il n'est pas un défaut, pas une imperfection morale, pas une mauvaise action, qui n'ait sa contrepartie et ses conséquences naturelles.

Aucune déviation du droit chemin ne reste impunie. Toute faute commise, tout mal accompli, est une dette contractée qui doit être payée soit à un moment, soit à l'autre, soit dans une existence soit dans une autre.

Le repentir est le premier pas vers l'amélioration, mais seul il ne suffit pas ; il faut encore l'expiation, la réparation, en un mot une amélioration sérieuse, effective et un retour sincère au bien. Dieu veut que l'expiation précède la réhabilitation et ne permet pas que l'homme puisse remonter en un jour la colline sainte le long de laquelle il s'est laissé choir. La souffrance, cette grande éducatrice, peut seule nous réhabiliter. La nécessité de la réparation est un principe de rigoureuse justice que l'on peut considérer comme la véritable loi de réhabilitation morale des Esprits ; c'est une doctrine qu'aucune religion n'a proclamée.

La vie actuelle est la conséquence directe, inévitable, des vies passées, comme la vie future sera la résultante des actions présentes. Chaque homme tisse autour de lui sa destinée. Ainsi s'expliquent les problèmes sociaux, la nécessité des variétés des positions sociales, l'inégalité intellectuelle, les anomalies corporelles.

Mourant pour s'épurer, tombant pour s'élever, sans fin, ne se perdant que pour se retrouver, l'homme en évolution est tributaire de ses erreurs et de ses pensées mauvaises. C'est lui qui, par ses culpabilités d'autrefois, a fait le présent tel qu'il est, et il se trouve là au milieu de ses œuvres, non comme un condamné à jamais incapable et passif, mais comme une âme vivante et réagissante.

A la nature des souffrances et des vicissitudes que l'on endure dans la vie corporelle, on peut juger de la nature des fautes commises dans une précédente existence et des imperfections qui en sont la cause. Toute renaissance heureuse ou malheureuse est la conséquence des œuvres pratiquées dans les vies antérieures.

Prétendre que les hommes naissent au hasard sans que des phénomènes antécédents aient déterminé la parenté dans laquelle ils naissent, sans que des états de choses placés dans un avant naître plus ou moins reculé soient le point de départ de leurs penchants heureux, de leur faculté pour le bien ou pour le mal, de leurs prédispositions mentales et physiologiques, c'est dire que des phénomènes peuvent sortir de rien, en un mot, c'est contredire le principe de continuité.

L'homme naît dans des circonstances de pauvreté ou de richesse. Les uns naissent dans des circonstances pénibles, malheureuses, et les autres dans des milieux favorables ; mais nous attachons en général trop d'importance aux circonstances et pas assez à l'usage que nous en faisons. L'âme humaine est plus forte que les circonstances, elle peut acquérir des lumières et remplir sa destinée malgré elles. Savoir dominer ce qui nous a dominé est la grande nécessité, le glorieux privilège avec lequel l'existence se présente à nous. Quoique étant né dans des milieux différents, chacun possède la même capacité latente pour dominer les circonstances, quelles qu'elles soient. Tout dépend de la manière d'en faire usage. Les richesses sont nuisibles pour nous aussi longtemps que nous restons dans les ténèbres et marchons à tâtons vers la lumière, de même que la pauvreté peut être pour nous un auxiliaire vers l'acquisition de lumières nécessaires à l'accomplissement de la destinée. Toutes les conditions de la vie, depuis la plus élevée jusqu'à la plus humble, ont des enseignements féconds pour les âmes qui savent en profiter.

La terre est le véritable purgatoire où tout s'expie. De là la vie actuelle avec son cortège de maux de toutes sortes, physiques et moraux. De là ces événements inexplicables qui modifient notre existence de fond en comble, les rencontres fortuites, les idées innées. De là certains malheurs qui semblent de préférence frapper coup sur coup les mêmes individualités, la raison de ces inégalités si tranchées de rang, de fortune, de bonne ou mauvaise chance, qui semblent faire pour beaucoup, de la vie humaine, une douloureuse mystification imputable à qui ou à quoi d'intelligent ou de raisonnable. De là les renaissances en des organes incomplets, en des corps difformes et souffreteux ; les longues et cruelles maladies, les courtes vies d'êtres aimés, source d'amers chagrins, les morts tragiques, etc. qui semblent à première vue être le fait du hasard et ne sont le plus souvent que l'exécution de la Loi. Ainsi s'expliquent les injustices apparentes de la destinée, les misères, les coups du sort qui ne sont rien d'autre que les sanctions de chaque vie pour celle à laquelle elle succède.

L'âme des crétins et des idiots est de la même nature que celle des autres incarnés ; leur intelligence est souvent supérieure, et ils souffrent de l'insuffisance des moyens qu'ils ont pour entrer en relations avec leurs compagnons d'existence, comme les muets souffrent de ne pouvoir parler. Ils ont abusé de leur intelligence dans leurs existences antérieures et ont accepté volontairement d'être réduits à l'impuissance pour expier le mal qu'ils ont commis. Cette épreuve n'est point stérile, car l'Esprit ne reste pas stationnaire dans sa prison de chair ; ces yeux hébétés voient, ce cerveau déprimé conçoit, mais rien ne peut se traduire ni par la parole, ni par le regard et, sauf le mouvement, ils sont moralement dans l'état des léthargiques et des cataleptiques qui voient et entendent ce qui se passe autour d'eux sans pouvoir l'exprimer. Sous leur impuissance physique se cache une puissance morale dont on n'a nulle idée. Sous ces formes hideuses, qui font pitié, sont ensevelis des Esprits en travail, des âmes rebelles ou avilies qui, par haine ou mépris de la vie spirituelle, ont dédaigneusement traîné dans la fange le diadème divin qui leur avait été mis au front.

Tout a sa raison d'être, son but, sa fin. Ce qu'on appelle les caprices du sort, ne sont autre chose que les effets de la justice de Dieu. Il n'y a ni hasard, ni fatalité, ni bonne ou mauvaise étoile. Il y a des forces. Il y a des lois. L'avenir est déterminé d'avance par les causes qui l'amèneront. Nous préparons toujours le coup qui nous doit frapper. Les épreuves subies sont un acheminement vers un sort plus heureux. Ne nous plaignons pas de souffrir, car rien n'est laissé au hasard ; ce qui est fatal, c'est que l'âme incarnée doit réparer en faisant le bien tout le mal qu'elle a commis ; la justice éternelle l'exige ; de là la nécessité des vies successives sur la terre.

La fatalité apparente qui sème de maux le chemin de la vie, n'est que la conséquence de notre passé, l'effet revenant vers la cause. C'est l'accomplissement du programme accepté par nous avant de renaître.

Dans l'état de somnambulisme, l'âme, sous la suggestion du magnétisme, s'engage à accomplir tel ou tel acte dans un temps donné. Revenue à l'état de veille, sans avoir conservé aucun souvenir apparent de cette promesse, elle exécute de point en point l'acte commandé. De même l'homme ne paraît pas avoir gardé la mémoire des résolutions prises avant de renaître, mais l'heure venue il court au-devant des événements prévus et y participe dans la mesure nécessaire à son avancement ou à l'exécution de l'inéluctable Loi.

Les événements vulgaires de la vie privée sont, le plus souvent, la conséquence de la manière d'agir de chacun ; tel réussira suivant sa capacité, son savoir-faire, sa persévérance, sa prudence et son énergie, où un autre échouera par son insuffisance. Là encore chacun est l'artisan de son propre avenir, lequel n'est jamais soumis à une aveugle fatalité indépendante de sa personne.

Mais l'avenir doit être caché à l'homme comme le passé. S'il connaissait l'avenir, il négligerait le présent et n'agirait pas avec la même liberté, parce qu'il serait dominé par la pensée des choses qui doivent arriver et qu'il chercherait à entraver. Le Créateur n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, afin que chacun concourût à l'accomplissement de toutes choses, même de celles auxquelles il voudrait s'opposer.

Tout s'enchaîne et se lie dans l'univers, au moral comme au physique. Dans l'ordre des faits, du plus simple au plus complexe, tout est réglé par une loi. Chaque effet se rapporte à une cause et chaque cause engendre un effet identique à elle-même.

C'est par une sorte de choc en retour que sont expiées les injustices, les cruautés perpétuées dans une vie précédente. C'est par des répercussions successives, que se déroulent de génération en génération cette série de châtiments qui rejaillissent sur les coupables. Comme les nuées formées par la vaporisation solaire retombent fatalement en pluie sur le sol, de même les conséquences des actes accomplis retombent sur leurs auteurs.

Chacun de ces actes, chacune des volitions de notre pensée, suivant la force d'impulsion qui lui est donnée, accomplit son évolution, pour revenir avec ses effets bons ou mauvais vers la source qui les a produits. Le mal comme le bien, tout revient à son point de départ, en raison de l'affinité de substance.

Il est dans l'essence d'un être raisonnable de ne pouvoir s'écarter sans souffrir des conditions que la raison lui impose et de ne pouvoir y rester sans être heureux. Son bien et son mal ne sont que dans sa volonté. Dans cette immensité, où tout est réglé par des lois sages, profondes, pas un acte utile ne reste sans profit, pas une faute sans sanction. Il n'y a pas d'action qu'on puisse dérober. La souffrance étant attachée à l'imperfection, comme la jouissance l'est à la perfection, l'âme porte en elle-même son propre châtiment partout où elle se trouve ; il n'est pas besoin d'un lieu circonscrit.

L'enfer n'est pas un lieu, c'est une condition d'être, c'est un état d'âme, et il appartient à chacun de nous de sortir de cet enfer ou de nous y maintenir. L'homme est son propre justicier. C'est lui qui fait son sort en devenant sans cesse ce qu'il a mérité d'être, en faisant lui-même son être futur, à l'aide des éléments du milieu qu'il traverse. Il récolte ce qu'il sème et se nourrit de ce qu'il récolte, débilité ou fortifié par les aliments que lui-même a produits. Il est le fils de ses œuvres pendant la vie et après la mort ; il ne doit rien à la faveur. La justice divine dit au libre arbitre : « Fais ce que tu voudras, mais ne perds pas de vue qu'en le faisant tout est organisé de manière que tu te puniras ou te récompenseras toi-même. »

Ces lois qui régissent l'individu s'appliquent à la famille, à la nation, aux races, individualités collectives dominées par l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, marchant dans une mauvaise voie et faisant collectivement ce qu'un individu fait isolément ; à la famille qui s'enrichit aux dépens d'une autre famille, à un peuple qui subjugué un autre peuple, à une race voulant anéantir une autre race ; sur ces familles, ces peuples, ces races, coupables d'hier, réincarnés dans le même milieu pour réparer leurs torts réciproques, s'appesantit la peine du talion.

Dieu ne punit ni ne récompense par lui-même. Les lois qui régissent les mondes sont telles que le bonheur ou le malheur des hommes dépendent absolument de l'observation ou de la violation de la loi universelle qui régit l'ordre dans la nature. L'homme qui viole les lois constitutives de l'univers s'éloigne de l'harmonie générale, ce but du bonheur commun de tous les êtres. Il souffre de cette violation comme souffrirait un cercle intelligent et sensible qui viendrait à détruire l'égalité de ses rayons. La jouissance et la peine sont donc attachées aux actions mêmes de l'homme.

Récompense et châtement sont un résultat des actes accomplis et de l'intention qui les fit commettre. L'homme responsable est condamné par lui-même ou par lui-même absous. L'être se rémunère ou se punit lui-même par cette loi de justice absolue, universelle et fatale, à laquelle nul ne se soustrait.

Ce que nous appelons la destinée n'est que la résultante, à travers nos vies successives, de nos agissements et de nos libres résolutions. Ainsi s'accomplit sous toutes les formes la justice du Créateur, justice suprême qui laisse au temps le soin de faire découler les effets de leurs causes et qui rend ses arrêts par la logique même des choses. A chacun selon ses œuvres.

La réincarnation est une nécessité absolue, une condition inhérente à l'humanité, une loi de nature ; elle se révèle par ses résultats d'une manière pour ainsi dire matérielle, comme le moteur caché se révèle par le mouvement ; elle seule peut dire à l'homme d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre et justifier toutes les anomalies et toutes les injustices apparentes que présente la vie.

Le principe de la réincarnation est une conséquence de la loi du progrès ; sans elle on ne saurait expliquer la différence qui existe entre l'état social actuel et celui des temps barbares. Si l'âme était créée en même temps que le corps, ceux qui naissent à présent seraient aussi ignorants et aussi primitifs que ceux qui vivaient il y a mille ans. S'il n'y avait, aucun lien, aucune relation directe et nécessaire entre eux, s'ils étaient entièrement indépendants les uns des autres pourquoi les âmes créées aujourd'hui seraient-elles plus favorisées que celles des temps passés, pourquoi seraient-elles mieux douées par Dieu que leurs devancières ? Pourquoi comprennent-elles mieux ? Pourquoi ont-elles en général des instincts plus épurés, des mœurs plus douces ? D'où viennent ces connaissances acquises, cette intuition des choses non étudiées ? A moins d'admettre que Dieu crée des conditions inégales selon les époques, hypothèse qui est contraire à l'idée de parfaite justice, la seule réponse satisfaisante, péremptoire, qui soit compatible avec la seule raison, c'est que les âmes d'aujourd'hui sont identiques avec celles d'autrefois ; qu'elles ont été également barbares, mais qu'elles ont progressé individuellement et collectivement ; que chaque existence est venue ajouter des connaissances à d'autres déjà acquises et que par conséquent les âmes apparues de nos jours n'ont pas été créées plus parfaites, mais qu'elles se sont améliorées avec le temps et l'expérience.

En vain on objectera que la supériorité des races actuelles doit être attribuée non à l'individu, mais aux influences héréditaires et aux conditions sociales présentes. La transmission héréditaire est impuissante à expliquer les tendances naturelles et contraires, les aptitudes et le caractère chez les enfants nés des mêmes parents ; et les conditions sociales ainsi que l'exemple ne sont tout au plus que des correctifs agissant longtemps après que les qualités naturelles se sont manifestées.

D'où venaient donc ces grandes intelligences, ces hommes extraordinaires du Siècle de Périclès, ces génies dont les noms resteront éternellement gravés dans la mémoire des hommes ? Qui avait fait naître dans leurs esprits ces conceptions si élevées du Beau, du Vrai, du Bien ? Quels avaient été leurs éducateurs ? Quels maîtres avaient eus ces hommes qui

élevèrent les autres ? Dans quel milieu s'étaient-ils imprégnés de toutes ces beautés, de toutes ces vérités qu'ils répandaient à pleines mains ? Fils pour la plupart de simples citoyens de la Grèce, quelques-uns fils d'esclaves, ce n'était pas dans le milieu où s'était écoulée leur jeunesse qu'ils avaient pu acquérir les connaissances qui devaient en faire les éducateurs de l'humanité. Leurs aïeux étaient des barbares.

Comment donc s'expliquer l'apparition de tous ces génies sur un même point de la terre ? Il ne peut être question dans ce fait extraordinaire, ni d'atavisme ni d'influence ambiante, et les théories matérialistes sur la production de la pensée et sur l'évolution continue et méthodique de l'Être humain sont, dans ce cas, difficiles à expliquer.

Comment résoudre ce problème sinon en disant que ces hommes étaient des Esprits élevés qui s'étaient affinés dans des existences précédentes et qui, à un moment donné de l'histoire, sont venus remplir une mission en s'incarnant au milieu d'un peuple assez avancé pour pouvoir les comprendre.

Si on admettait que ces qualités puissent être produites par un état de progrès collectif antérieur ou que le caractère de ceux qui sont nés à présent se soit formé par les influences qu'il a subies, la difficulté ne se trouverait pas résolue ; car l'inégalité, quelle qu'en soit la cause, serait une injustice. Pour quelles raisons des individus naissent-ils au milieu de nations civilisées alors que d'autres naissent au milieu de peuples plongés dans la barbarie. Ceux qui naissent en ce siècle ne sont-ils pas plus favorisés que ceux qui vécurent à l'âge de pierre ? Peut-on demander la même somme de travail à ceux qui ont lutté dans les ténèbres de l'ignorance et à ceux qui ont joui d'une certaine lumière ? Si Dieu a concédé une égale compréhension du bien et du mal et si les hommes ont la même origine, il s'ensuit que les mêmes moyens pour progresser sont un droit universel concédé à tous, et si l'Être suprême avait accordé une supériorité quelconque en dehors de celle qui résulte de l'effort individuel, les conditions seraient inégales et notre idéal de la divinité serait détruit. Pourquoi voit-on des enfants montrer pour ainsi dire, dès le berceau, une inclination bien marquée vers le bien, tandis que d'autres ont une tendance égale vers le mal ? Pourquoi voit-on les instincts les plus pervers se manifester à l'aurore de la vie chez ceux-là mêmes qui, favorisés des avantages du bon exemple, d'une éducation supérieure ou d'une position sociale élevée, grandissent avec leurs tendances vicieuses les plus indomptables ?

Pourquoi voit-on des individus qui, élevés au milieu du vice et de la misère, conservent cependant une pureté et une élévation de sentiment qui semblent défier de telles influences pernicieuses ? Si les hommes sont créés égaux, pourquoi des résultats aussi discordants ? Si nulle cause intermédiaire n'est venue troubler une égalité originelle, comment expliquer les intuitions de qualités si opposées ?

S'il était vrai que nous n'eussions qu'une seule existence corporelle et que l'esprit fût créé par Dieu en même temps que le corps, à Lui seul devrait être attribuée cette diversité de penchants et il faudrait admettre que les bons et les méchants ne sont tels que parce que le Créateur en a décidé ainsi, et que Dieu a créé des Esprits de nature différente, tout en exigeant la même perfection de tous.

La variété dans les capacités intellectuelles mène à des conclusions identiques. Si Dieu est représenté comme ayant distribué inégalement tous les dons de l'intelligence, Socrate ne devait sa sagesse qu'à Dieu et le sauvage est incapable d'étendre ses connaissances parce que le Maître suprême l'a voulu ainsi.

La loi naturelle est que chacun récoltera selon ses œuvres et sera rétribué en conséquence. Comment alors expliquera-t-on par une seule existence la mort de l'enfant encore inconscient de la vie ? Comment se peut-il que ceux qui meurent sans avoir conscience d'eux-mêmes soient dignes de récompense ou de châtement, si on leur ôte la liberté d'action qui permet de déterminer le choix ? Pourquoi sont-ils récompensés sans avoir pu faire de bien ou privés d'un bonheur parfait sans avoir fait le mal, et quels rapports ont-ils avec le reste de

l'humanité, avec ceux assujettis aux plus rudes épreuves dans lesquelles ils ont plus de chance de succomber que de sortir victorieux ? Pourquoi Dieu rappelle-t-il à lui prématurément ceux qui auraient pu s'améliorer s'ils avaient vécu plus longtemps, dès l'instant qu'il ne leur est pas donné d'avancer après la mort ? L'Eglise admet que les enfants morts en bas âge, n'ayant point fait de mal, ne peuvent être condamnés au feu éternel, et, que d'un autre côté, n'ayant point fait de bien, ils n'ont aucun droit à la félicité suprême. Ils sont alors, dit-elle, dans les limbes, situation mixte qui n'a jamais été définie. Mais, puisque leur sort est irrévocablement fixé, ils sont privés de ce bonheur pendant l'éternité. Cette privation, alors qu'il n'a pas dépendu d'eux qu'il en fût autrement, équivaut à un supplice éternel immérité. Quel est le sort des sauvages et de tous ceux qui meurent forcément dans l'état d'infériorité morale où ils se trouvent placés par la nature même, s'il ne leur est pas donné de progresser ultérieurement ? Comment peut-on proclamer la bonté, la douceur, la clémence voire la justice de Dieu, si on admet qu'il fait naître, à chaque génération, des centaines de millions d'âmes humaines loin de la lumière de l'évangile, et qu'il condamne ensuite ces mêmes âmes au feu éternel pour avoir été privées de cette lumière. D'un autre côté on a peine à concevoir que le sauvage ignorant, au sens moral obtus, par cela seul qu'il a reçu le baptême, soit au même niveau que celui qui est parvenu au plus haut degré de la science et de la moralité pratique, après de longues années de travail. Il est encore moins concevable que l'enfant mort en bas âge, avant d'avoir la conscience de lui-même et de ses actes, jouisse des mêmes privilèges, par le seul fait d'une cérémonie à laquelle sa volonté n'a aucune part.

Si l'humanité est douée d'intelligence et de sens moral, c'est que le Créateur a jugé ces qualités indispensables pour lui permettre d'atteindre sa destinée. Pourtant, comment expliquer l'existence d'un si grand nombre d'aveugles, de sourds-muets-nés, de tant d'idiots, et comment leur position serait-elle conciliante avec la justice de Dieu, dans l'hypothèse de l'unité de l'existence ? Où est la justice des misères et des infirmités de naissance, alors qu'elles ne sont le résultat d'aucun acte de la vie présente ? Est-ce l'effet du hasard ou de la Providence ? Si c'est l'effet du hasard, il n'y a pas de Providence ; si c'est l'effet de la Providence, on se demande où est sa bonté et sa justice, Ce ne peut être l'effet du péché originel car, s'il en était ainsi, tous devraient subir la même pénalité. Ce n'est pas non plus la conséquence des fautes commises par les parents parce que, dans ce cas, tous les enfants de la même famille devraient être voués à la même souffrance. D'où vient donc cet indice d'une condamnation antérieure ?

Si pour une faute temporaire qui est toujours le résultat de la nature imparfaite de l'homme, l'âme peut être punie éternellement, sans espoir d'adoucissement ni de pardon, il n'y a aucune proportion entre la faute et la punition : donc il n'y a pas de justice.

Si le coupable revient à Dieu, se repent et demande à réparer le mal qu'il a fait, c'est un retour au bien. Si le châtement est irrévocable, ce retour au bien est sans fruit ; puisqu'il n'est pas tenu compte du bien, ce n'est pas de la justice. Parmi les hommes, le condamné qui s'amende voit sa peine commuée, parfois même levée ; il y aurait donc, dans la justice humaine, plus d'équité que dans la justice divine !

Si la condamnation est irrévocable, le repentir est inutile ; le coupable, n'ayant rien à espérer de son retour au bien, persiste dans le mal ; de sorte que non seulement Dieu le condamne à souffrir perpétuellement, mais encore à rester dans le mal pour l'éternité. Ce ne serait ni de la justice ni de la bonté.

Etant infini en toute chose, Dieu doit tout connaître, le passé et l'avenir ; il doit savoir, au moment de la création d'une âme, si elle faillira assez gravement pour être damnée éternellement. S'il ne le sait pas, son savoir n'est pas infini, et alors il n'est pas Dieu. S'il le sait, il crée volontairement un être voué, dès sa formation, à des tortures sans fin, et alors il n'est pas bon.

Le bien étant le but final de la création, le bonheur, qui en est le prix, doit être éternel ; le châtement qui est un moyen d'y arriver, doit être temporaire, selon la justice la plus vulgaire.

La doctrine de la réincarnation définit clairement le présent sans porter atteinte aux attributs divins en nous prouvant que la vie terrestre est le résultat naturel de la longue suite de nos expériences passées et la préparation réelle à la marche du progrès ; que les fautes d'une existence antérieure doivent être expiées conformément à la loi, que la vie présente est accordée comme un moyen de s'acquitter d'une dette encourue et que ce qui pouvait être considéré comme une exception injuste et barbare devient un acte d'équité et de miséricorde, permettant de racheter le passé et favorisant la marche du progrès.

Considérer notre individualité comme étant le résultat de notre périssable organisation humaine actuelle, au lieu d'admettre que cette organisation est le résultat de l'individualité plus élevée et continue de notre âme, c'est mettre la charrue devant les bœufs, c'est confondre l'homme avec l'habit qu'il porte aujourd'hui et qu'il ôtera demain. Toutes les conditions physiques, mentales, morales et sociales, la sagesse ou la folie, la force ou la faiblesse, l'amitié ou l'inimitié, les affections les plus tendres, comme les plus grands soucis de la vie, sont toujours le résultat immédiat de nos actions bonnes ou mauvaises dans des existences passées. Chaque pensée, chaque mot, chaque acte dans ce monde nous prépare un état heureux ou triste dans les changements successifs du progrès, en nous élevant lentement mais sûrement à des ordres d'existence de plus en plus élevés dans lesquels toutes les facultés, les forces et les affections acquises par ces modes de transformations se trouvent appropriées à chaque degré d'avancement de notre individualité.

Par la pluralité des existences, l'homme s'explique toutes les anomalies apparentes que présente la vie humaine.

Avec la doctrine de la création de l'âme à chaque naissance, les hommes sont étrangers les uns aux autres, rien ne les relie, les liens de famille sont purement charnels : ils ne sont point solidaires d'un passé où ils n'existaient pas ; avec celle du néant après la mort, tout rapport cesse avec la vie : ils ne sont point solidaires de l'avenir. Par la réincarnation, ils sont solidaires du passé et de l'avenir ; leurs rapports se perpétuant dans le monde spirituel et dans le monde corporel, la fraternité a pour base les lois mêmes de la nature ; le bien a un but, le mal a ses conséquences inévitables.

Cette admirable doctrine, qui apporte la clarté où est la nuit, n'est pas de création moderne. Ce n'est pas une vérité nouvelle ; elle est écrite dans les annales de la pensée humaine. Les anciens la connaissaient aussi bien que nous ; seulement elle n'était enseignée qu'avec des précautions mystérieuses qui la rendaient inaccessible au vulgaire, laissé à dessein dans le borbier de la superstition.

L'ignorance vulgaire dénatura cette notion primitive de la réincarnation des âmes, comme elle avait dénaturé les autres. Elle l'enveloppa dans des fictions poétiques, ainsi qu'elle l'avait fait pour l'unité divine. Mais les hommes qui dégagèrent l'idée du DIEU UN de la gangue mythologique dont l'imagination des peuples l'avait entourée, ne surent pas découvrir, sous les fables de la métempsychose, le principe puissant qui y était renfermé. Ce dogme n'est donc pas éclos d'hier dans le cerveau de quelques penseurs.

Ce n'est point un rêve, une folle vision, un songe fantastique ni une œuvre d'imagination plus ou moins ingénieusement conçue. Tout ce que le philosophe a pensé, tout ce que le poète et l'artiste ont entrevu ou pressenti sous l'impulsion de leurs aspirations les plus hautes est une réalité. Ce dogme est aussi ancien que la notion de l'existence de Dieu dans la conscience humaine, aussi divin que le sentiment de l'immortalité et de la responsabilité de notre être, sentiment qu'il corrobore et qu'il affermit.

Cette doctrine sainte, qui fut l'âme des civilisations passées et qui ne s'altéra qu'au contact des races inférieures, résout les problèmes de l'ordre psychologique, moral et philosophique, et donne à toute créature son rang véritable ; elle est l'expression la plus belle et la plus grandiose de l'œuvre divine, Elle n'est pas un système élevé par la main des hommes ; elle n'a pas été inventée par les philosophes, ni rêvée par les songeurs ; elle n'a pas été faite, mais elle a été trouvée, car elle est une vérité préexistante à nous ; elle est la Parole qui tombe du ciel étoilé pendant la nuit obscure. Révélée à Pythagore par les Brahmes de l'Inde et les prêtres de l'ancienne Egypte, adoptée par Platon, chantée par Virgile, enseignée par les Druides, mise en lumière de nos jours et répandue dans le monde entier par des hommes initiés aux opérations de la nature, qui ont eu des preuves matérielles de la survivance de l'âme, cette croyance renaît parmi nous, dégagée de tout système, purifiée de toute erreur, épurée, complète, large, consolante, rationnelle, expliquant l'homme et justifiant Dieu. Elle confirme, explique et développe tout ce qui a été dit dans les textes sacrés de toutes les religions depuis Confucius et Bouddha jusqu'au Christianisme ; elle porte la lumière dans les points obscurs de leurs enseignements. Elle tient à la fois de la révélation divine et de la révélation scientifique, Elle n'a point été dictée de toutes pièces, ni imposée à la croyance aveugle, elle est déduite par le travail de l'homme, de l'observation des faits.

C'est la seule parole vraie qui ait été dite aux hommes sur leur misère ; elle est vraie parce que la raison qui ne l'a pas trouvée, qui se sentait incapable de la formuler d'elle-même, dès qu'elle lui a été dite, l'a reconnue de suite, pleine d'un enseignement complet, cohérent et répondant à tout, possédant la raison de tout ce qui nous trouble, nous inquiète et nous déconcerte ; dans les vicissitudes de la vie privée comme dans le spectacle de la vie sociale.

C'est la conception exacte du monde, s'appuyant sur l'étude de la nature et de la conscience, sur l'observation des faits à la fois physiologiques et psychologiques, sur les principes de la raison. Elle fait connaître à l'homme sa double nature corporelle et spirituelle, le rôle qu'il joue sur la terre, sa vraie origine, sa véritable destinée. Elle lui apprend qu'il est le point d'intersection, l'anneau commun des deux chaînes d'êtres qui embrassent la création, de la série des êtres matériels et de la série des êtres incorporels ; la première partant de la pierre pour arriver à l'homme, la seconde partant de l'homme pour finir à Dieu. Elle lui enseigne que la mort n'est pas la nuit mais la lumière, qu'elle n'est pas le néant mais l'éternité, que rien ne périt, que la vie change simplement de forme, que la tombe nous ramène au berceau.

A l'idée vague de la vie future, elle ajoute la révélation du monde invisible qui nous entoure ; elle définit les liens qui unissent l'âme et le corps et lève le voile qui cachait aux hommes les mystères de la naissance et de la mort, Par elle l'homme sait d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, pourquoi il y souffre temporairement.

Il sait que l'âme progresse sans cesse à travers une série d'existences successives, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le degré de perfection qui peut la rapprocher de Dieu. Il sait que toutes les âmes, ayant un même point de départ, sont créées égales ; que toutes sont de même essence et qu'il n'y a entre elles que la différence du progrès accompli ; que toutes ont la même destinée et atteindront le même but plus ou moins promptement. Il sait qu'il n'y a point de créatures déshéritées ni plus fortunées les unes que les autres ; qu'il n'y a point d'êtres perpétuellement voués au mal et à la souffrance. Par elle l'homme comprend la solidarité qui relie les vivants et les morts de ce monde avec ceux des autres mondes.

Il sait que le bonheur ou le malheur est inhérent au degré de perfection et d'imperfection ; que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir et nous endormir dans la quiétude, mais pour lutter, travailler, combattre ; que l'homme est la seule et unique cause de ses maux ; que la misère et la ruine sont l'œuvre de ceux-là mêmes qui en sont frappés, une condition que leur état d'âme a rendue nécessaire ; que l'homme qui travaille sérieusement à sa propre amélioration assure son bonheur dès cette vie, qu'il s'exempte des misères matérielles et morales qui sont les conséquences de ses imperfections ; que l'orgueil est une imbécillité, l'irrespect de soi, une

défaillance ; que tous les raffinements du monde, toutes les productions de l'esprit scientifique, ne valent pas un bon sentiment, que la science par excellence consiste à devenir meilleur et que la base de toute chose humaine est la bonté. Elle lui apprend à n'attacher aux choses de ce monde qu'une importance relative, et par là, lui donne la force et le courage pour supporter patiemment les vicissitudes de la vie terrestre. Elle lui montre que le désespoir est la plus grande de ses erreurs ; et que ce n'est pas à l'aide de quelques formules, en paroles ou en action, qu'il améliorera sa position future, mais par une réforme sérieuse et radicale de ses imperfections, en se modifiant, en se dépouillant de ses mauvaises passions.

Cette douce et sereine philosophie, qui présente à l'être humain arrivé au déclin de la vie de si grands motifs de consolation et d'espoir en lui ouvrant sur l'avenir des aperçus qui lui font oublier les amertumes et les déceptions du présent, changerait la face du monde si les peuples étaient mûrs pour la comprendre.

Si ces idées, ces lumières, pouvaient pénétrer dans les masses, l'humanité comprendrait pourquoi tous les hommes sont frères ; elle comprendrait qu'ils ne peuvent devenir plus heureux qu'en devenant meilleurs, en substituant à l'égoïsme les sentiments de fraternité et de solidarité ; que le véritable bonheur ne peut résulter que des efforts combinés de chacun dans l'intérêt de tous ; qu'on doit placer le bonheur non dans la satisfaction de l'orgueil ou de la sensualité, mais dans les satisfactions morales et intellectuelles. Mais le sens moral n'est pas encore épanoui dans la conscience collective et le sens religieux ne l'est pas davantage.

Cette humanité étrange et faible se trace continuellement les mêmes pages de son histoire. C'est avec une étonnante lenteur que les vérités évoluent à travers toutes les circonvolutions de l'obscur cerveau des hommes. Les préjugés de routine, l'intérêt matériel, l'égoïsme, l'aveuglement du fanatisme, les passions orgueilleuses sont autant d'obstacles qui barrent le chemin de quiconque travaille au progrès de l'humanité.

La vie présente est pour l'homme l'unique objet de ses préoccupations ; il y rapporte tout. Les petites affaires de sa vie ordinaire, de son existence vulgaire, occupent tout son champ visuel et l'empêchent de voir les grandes choses qui sont au-delà. Ne se préoccupant que de soucis imaginaires, les hommes s'essouffent en de stériles agitations et s'en vont courant sans cesse à la poursuite de l'on ne sait quels mirages.

Longtemps encore les religions imposeront à leurs fidèles ignorants des dogmes mystérieux et invraisemblables. Longtemps encore les sociétés humaines, absorbées par les questions politiques, par les entreprises industrielles et financières, par l'esprit de négoce, par cette fièvre du gain qui ronge la société moderne jusqu'à la moelle, sacrifieront leurs intérêts moraux au bien-être matériel immédiat et sans au-delà. Longtemps encore le progrès consistera dans l'art d'accroître incessamment la somme des jouissances physiques et l'on réduira la destinée humaine à une question de pâture. Longtemps encore l'homme jugera les choses au point de vue de sa personnalité, des intérêts factices et de convention qu'il s'est créés, au point de vue mesquin et rétréci des intérêts de sectes et de castes.

Mais devant l'infini et la grandeur de la vie d'outre-tombe, la vie terrestre s'efface comme la seconde devant les siècles, comme le grain de sable devant la montagne. L'univers est un infini. Notre existence terrestre n'est qu'une phase dans l'infini. Le temps présent n'est qu'un point dans l'histoire des générations, une étape dans le pèlerinage humain, dans le grand voyage de l'humanité sur la route merveilleuse que les mondes déroulent sous ses pas.

L'état du monde terrestre est incomplet ; son humanité est pleine de limites, de faiblesses, de misères. L'homme est un être inférieur, car à des instincts grossiers, il joint des passions dont la tendance manifeste le pousse vers le mal. Le sens moral n'existe qu'à l'état de germe chez la plupart des hommes. Tout leur manque encore : probité inébranlable, sagesse, douceur,

justice ; tout n'est qu'apparence chez l'homme ; le masque tombe à la plus petite occasion. L'instinct brutal ou cauteleux le domine et l'étouffe. Le progrès social a policé la force et la ruse ; mais ces deux ressorts de l'animalité régissent encore nos relations.

Le monde marche, dit-on. Il marche, en effet, mais où va-t-il ? On a émis l'idée que notre humanité grandissant et se perfectionnant sans cesse, un jour viendra où l'homme, arrivé à l'apogée de sa grandeur, coulera ici-bas dans la paix des jours heureux et pleins de gloire ; que des inventions prodigieuses changeront les conditions de la vie humaine ; que d'heureuses institutions feront régner partout en ce monde l'abondance et la justice ; que la sympathie entre les hommes s'étendant de plus en plus, deviendra tellement générale que tous les membres de l'humanité se sentiront solidaires entre eux et n'agiront que pour contribuer au bonheur de tous ; que la justice présidera aux relations sociales, qu'il n'y aura plus ni exploités ni exploités ; que tous les membres de la famille humaine seront bons et justes et se reconnaîtront comme frères ; que l'humanité ne fera plus qu'une même famille agrandie où tous se partageront en frères le pain matériel, où, sans distinction de caste ni de couleur, on traitera avec les mêmes égards les plus humbles ouvriers et les princes, où tous les hommes n'auront plus qu'une seule et même religion universelle, une même patrie, un même langage ; enfin que dans une ère féconde et prospère, couronnement du progrès, il y aura du bonheur à vivre.

Une philosophie nouvelle est venue qui se flatte même de supprimer les problèmes métaphysiques et prophétise le jour prochain où l'esprit humain, élevé à sa perfection par les sciences positives, cessera de s'inquiéter de son origine et de sa destinée : jour heureux, jour de gloire et d'allégresse qui ouvrira aux hommes une ère d'harmonie et de paix.

Il faut, sans pitié, couper les ailes à ces rêves fous, à ces espérances illusives, chimériques, et froidement considérer les choses en dehors de cette vie. Au lieu de se croire le pivot autour duquel tout doit tourner, nous devons prendre une place modeste et ne pas demander à la destinée humaine des faveurs qu'elle ne peut nous donner.

L'idée trop haute que nous avons de notre monde, notre incommensurable orgueil, notre soif de bonheur, tout nous porte à réclamer du sort des faveurs hors de proportion avec notre état moral et physique. La terre ne peut répondre à notre folle attente. Nos souhaits ne se réaliseront que dans l'un de ces mondes qui roulent sur nos têtes.

Il faut nous pénétrer de cette vérité primordiale que ce monde qui est sous nos yeux, où nous passons quelques années de notre vie terrestre, n'est qu'une partie infinitésimale de l'ensemble des choses. Il n'est qu'un faible point dans le monde universel. Il est comme un petit îlot, une pointe de roche émergeant à la surface de l'océan immense de la création visible et invisible. Si on le considère isolément en lui-même et sans en sortir, on n'y trouve que des questions posées et laissées sans réponse, que contradictions, désordre et injustice.

Pour toucher le positif et le solide, pour atteindre l'Être, pour saisir la raison de l'accident qui nous choque, il faut le replacer dans l'ensemble permanent et stable qui en est le support, il faut réintégrer le fragment dans le tout auquel il appartient et avec lequel il fait corps. Tout ce qui est nécessaire Est ; tout désordre n'est que dans l'apparence et l'ordre est la loi universelle du monde social aussi bien que du monde physique.

L'œuvre de toute la vie de l'homme se résume dans un travail constant d'épuration et de perfectionnement qu'il accomplit sur lui-même et dont le terme est placé trop haut pour être jamais atteint ici-bas.

L'erreur et le mal sont des choses toujours passagères, relatives, destinées à disparaître successivement ; mais justement parce que la création est éternelle et qu'elle va toujours s'élevant du moindre être au mieux et au plus grand et de degré en degré jusqu'à l'être parfait, il y aura toujours des maux quelque part dans le monde et toujours des erreurs qui s'y produiront. Le mal est la souffrance de l'avancement vers un état meilleur. La véritable origine du mal, c'est notre condition de créature ; plus celle-ci est voisine de l'animalité, est

inférieure dans l'ordre de l'évolution et plus la matière domine l'esprit. Il faut envisager nettement la condition humaine et reconnaître que les biens et les maux se succéderont toujours ici-bas comme le beau et le mauvais temps, sans que rien puisse nous assurer des uns ni nous garantir des autres.

L'utopie est la grande ennemie du progrès. Elle procède de l'inexpérience et de la présomption, ignorance de l'histoire et des lois nécessaires qui gouvernent les rapports des peuples, des groupes sociaux et des hommes entre eux ; infatuation d'esprits étroits et courts qu'emportent une imagination déréglée et un orgueil impatient de tout frein.

Ceux qui tentent d'aplanir tout ce qui fait saillie afin d'équilibrer l'assise sociale, et qui prêchent aux miséreux que le monde actuel est un enfer dont ils feront un paradis se trompent. On pourra diminuer la misère, on ne pourra la supprimer. Pour abolir la misère, il faudrait, au préalable, abolir la mort, la maladie, l'enfance, la vieillesse, l'imprévoyance, la paresse, la spéculation, la rapine, l'usure et tous les vices. Il faudrait créer une humanité nouvelle. On réduira, on assainira l'ulcère que l'humanité porte à son flanc, on en atténuera la malignité, on ne le fermera pas. La plaie est congénitale et constitutionnelle.

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature, c'est le contraire qui est vrai. L'égalité des richesses est impossible. La diversité des facultés et des caractères s'y oppose (sans parler de la ruse et du vol). Ceux qui pensent que là est le remède aux maux de la société sont des systématiques qui prennent leurs idées pour la vérité. L'égalité qu'ils rêvent serait bientôt rompue par la force des choses. L'égalité des richesses ne pourrait d'ailleurs tarir toutes les larmes ni panser toutes les plaies. Le vrai bonheur ne saurait se faire de la seule satisfaction des besoins matériels, le contentement moral peut seul donner le goût qu'il faut au pain qu'on mange.

On ne pourra jamais niveler les intelligences, les facultés, les tendances. Les inégalités, les divergences de force et de savoir, de mœurs et d'aptitudes qu'on rencontre partout sur la terre sont nécessaires. Il faut des hommes à tous les degrés intellectuels et moraux ; si tous se ressemblaient il n'y aurait ni mérite, ni démerite, ni émulation, ni vie et le monde s'engourdirait dans l'inaction. C'est la diversité des goûts et des idées qui engendre le travail et la lutte nécessaires au progrès qui est notre seule raison d'être ici-bas.

Comment voudrait-on que des hommes qui ont nécessairement entre eux des vues, des idées, des sentiments, des passions différentes, puissent s'entendre pour produire l'unité dans la morale, dans la sagesse, dans la perfection. Comment voudrait-on que ces hommes, dépouillant leurs pensées, leurs croyances, leurs préjugés, puissent établir un code moral sans lâche et non révisable ?

La société humaine ne peut se concevoir sans une hiérarchie, c'est-à-dire sans une subordination de ses membres les uns envers les autres, sans une variété infinie d'aptitudes, de goûts et de tendances répartis entre tous ses membres et sans la liberté pour ceux-ci de se développer chacun selon la tournure de son génie particulier. Un mécanisme susceptible de fonctionner doit se composer de pièces, de ressorts et de rouages différents occupant, chacun par rapport à l'autre, une place déterminée et ayant une destination spéciale. Mais comment fera-t-on librement accepter à chacun les différentes conditions de rangs, de classes, de fortunes, tous exigeant une bonne place au banquet de cette vie terrestre crue généralement être la seule et unique ?

Pour que l'homme voie diminuer ses ennuis moraux, ses souffrances physiques, il faut qu'il progresse. Pour que l'homme progresse, il faut qu'il regarde en haut. Tout ce qui le rapproche de la matière et de l'animalité l'entrave et l'immobilise. Il faut que l'homme croie fermement en Dieu et à l'immortalité de l'âme, au prolongement de la vie. Les enseignements moraux de la philosophie sont insuffisants, car chaque homme jusque dans les bas-fonds, ne peut devenir un philosophe.

Le sentiment religieux est l'élément primordial de toute civilisation, de tout progrès. Toute science humaine en soi, si vaste qu'on la possède, si nécessaire qu'elle apparaisse, ne suppléera jamais la croyance primordiale qui constitue le sentiment religieux. Il ne faut pas lui attribuer comme effet social, comme puissance de pénétration dans les âmes, comme action directrice sur les volontés, l'efficacité du dogme, non pas de tel ou tel dogme positif, mais la croyance générale à un monde surnaturel, la croyance qu'il existe dans l'univers autre chose que ce que nous voyons, qu'il y a des âmes, un Esprit, cachés et révélés par tous les objets avec lesquels nous sommes en rapport, que tout ce qui est vient de quelque chose et va à quelque chose, que rien ne se perd, que tous les actes, de quelque nature qu'ils soient, sont suivis de leurs conséquences.

La rêverie, le doute et ses angoisses peuvent être des sources d'émotions littéraires, ce ne seront jamais des éléments d'activité sociale, au contraire ; l'homme qui a une croyance et qui s'y appuie, plus que tout autre est apte à affronter avec vaillance le combat de la vie. Les fortes croyances font les hommes d'action. Les biens et les maux de ce monde, la famille avec ses joies et ses devoirs, le succès et les revers, tout a un sens pour eux : leçon, encouragement, épreuve ou récompense. L'excès même du malheur ne saurait les abattre, car leur dernière et suprême espérance étant placée hors de ce monde, ne peut leur être ravie.

Il n'est pas vrai qu'où il y a abondance de science il y a abondance de bonheur. La science aura beau progresser, on n'arrivera jamais à supprimer les maux dont l'humanité souffre : maladies chroniques, vieillesse, misère et mécontentement. Les progrès scientifiques ne contribuent que peu ou même pas du tout au bonheur du monde.

Avec le développement progressif de l'humanité il se produit non seulement un accroissement de richesses et de besoins, mais aussi celui de la sensibilité du système nerveux et de la culture de l'esprit. Par conséquent il se manifeste aussi un excédent de la douleur ressentie par rapport au plaisir éprouvé et la démolition de l'illusion, c'est-à-dire la conscience de la misère de la vie, de la vanité de la plupart des plaisirs.

La civilisation ne consiste pas seulement dans des connaissances scientifiques plus élevées, dans le développement du bien-être matériel, dans la multiplication des besoins factices et l'excitation des convoitises ; la véritable civilisation est dans le progrès moral. Une époque n'est pas nécessairement en progrès sur une autre par le seul fait que l'une vient après l'autre dans la suite des temps. Des sociétés sont mortes qui avaient été très civilisées et qui, pour s'être attachées à un idéal faux et insuffisant, sont tombées en décadence et se sont lamentablement acheminées vers la dissolution. L'histoire nous a fourni assez d'exemples de peuples qu'une rénovation politique et sociale n'a pas suffi à arrêter sur la pente fatale, parce qu'ils n'avaient pas été chercher le remède là où seulement il se trouve. Un peuple ne vit pas seulement de bien-être, de savoir et d'orgueil, et quand l'idéal n'est plus, l'être tombe.

Il est de science certaine que chacun de nous, dans son existence qu'il croit initiale et qui n'est qu'une vie future par rapport à celle antérieure, expie par la souffrance et la misère non seulement ses fautes actuelles mais les fautes de son passé qu'il n'a point réparées, en sorte que, si malheureux qu'il soit, nul n'est fondé à se plaindre que de lui-même ; mais la loi de solidarité, notre devoir strict comme notre propre intérêt nous commande de nous entraider, de nous secourir, sans craindre de contrarier ou d'entraver la justice divine ; car les secours que nous donnons à ceux qui souffrent rentrent dans les conditions tant de leur destinée que de la nôtre. La charité est une obligation étroite, un précepte rigoureux qui ne souffre aucune excuse. Toute amélioration qu'un homme apporte au sort de ses semblables a pour résultat nécessaire de le délivrer du genre de misère soulagé et supprimé.

Tout ce qu'on fera pour faire régner la justice sociale sur la terre ne sera que des expédients. La force ne supplée jamais que pour un temps au libre concours des volontés. Rien de durable et de progressif ne peut prendre sa base en dehors de la conscience humaine.

Ce n'est ni avec les décrets ni avec les lois somptuaires qu'on remédiera au mal ; les lois peuvent momentanément changer l'extérieur, mais elles ne peuvent changer le cœur ; c'est pourquoi elles n'ont qu'une durée temporaire, et sont toujours suivies d'une réaction plus effrénée. La source du mal est dans l'égoïsme et l'orgueil. Ce n'est qu'à force de concessions et de sacrifices mutuels qu'on pourra maintenir l'harmonie entre des éléments aussi divers.

Ce n'est que par la fraternité des cœurs, par l'union des âmes, par la charité, par le renoncement, par le renoncement du pauvre à l'envie et aux convoitises, par le renoncement du riche à l'enivrement des fêtes, à la quiétude de son opulence, au charme de ses désirs toujours satisfaits que se trouvera rétabli l'équilibre entre les conditions des hommes si disparates à première vue.

Moins d'ambition et de cupidité d'un côté, plus de courage et de résignation de l'autre vaudraient mieux que toutes les panacées que l'on imagine. La pratique du renoncement, c'est-à-dire la résignation du pauvre et l'humilité du riche assurerait la paix sociale, chacun faisant la moitié du chemin sur le terrain de la réconciliation.

Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à la réalisation des aspirations des sociétés est en elles-mêmes : elles ne sont pas assez parfaites. L'égoïsme est la pierre d'achoppement de leurs revendications, leur mal héréditaire ; c'est une imperfection que l'homme apporte du règne animal et le plus grand fléau de l'humanité. En imaginant même que toute la perfectibilité dont notre race est susceptible se réalisât un jour, nous ne pourrions changer les conditions fondamentales de notre espèce, conditions intimement liées à notre séjour terrestre, et nous ne pourrions faire que ce séjour ne porte en soi l'ineffaçable sceau de son infériorité.

Jamais le mal ne disparaîtra de la surface de la terre. Les maux qui affligent l'homme dérivent de l'usage qu'il fait de sa liberté. Or comme la liberté morale de l'homme est indestructible, il faudrait, pour faire disparaître toute misère et toute souffrance de la surface du globe, que le bien et le mal, l'activité et la paresse, l'incurie et la prudence, l'égoïsme et le dévouement, produisent exactement les mêmes résultats.

Jamais sur cette terre, région d'en bas, la raison ne triomphera de l'ambition, de la folie ; jamais la charité ne vaincra complètement l'égoïsme, l'amour de l'argent, l'avidité, la vénalité. Les institutions pourront changer de forme, elles ne nous délivreront pas des maux inhérents à notre nature arriérée, et les systèmes pourront succéder aux systèmes, les siècles à venir remplacer les siècles passés, tant que l'homme ne sera pas meilleur, il y aura des malheureux.

Quelles que soient les conquêtes qu'il puisse accomplir ici-bas, il y a deux choses qui resteront immuables dans l'homme terrestre : les conditions organiques de son existence et ses facultés de connaître comme être intelligent. Notre constitution physique et intellectuelle est hors de notre puissance : nous pouvons nous en servir, non la changer ou la modifier.

Le développement des arts et des sciences dans l'humanité suit à mesure qu'elle avance en âge une progression naturelle, mais au contraire la notion de perfectibilité ne saurait embrasser la nature même de l'homme dans ce qu'elle a d'essentiel. Nos facultés et nos aptitudes sont restées les mêmes à travers tous les siècles. Nous n'en avons pas acquis une de plus et il est hors de doute que leur vigueur et leurs qualités spécifiques ne se sont pas accrues. Nous devons subir les conditions d'habitabilité de notre globe. Notre organisme est lié à l'organisme fondamental de l'animalité. Nous sommes en harmonie avec le milieu où nous vivons. Chaque âme humaine est une idée de la terre.

Les vices de notre humanité ont leur origine dans l'organisation même de notre monde ; la nature humaine est solidairement rattachée à la nature terrestre et rien ne pourra faire que la terre ne soit toujours la terre. Nous n'arriverons jamais ici à cette ère idéale de paix et d'heureuse tranquillité que nous aimons à contempler dans nos rêves. Il faut que la loi du travail soit en vigueur sur la terre ; sans elle, l'inactivité du loisir, loin de favoriser nos progrès, nous laisserait dépérir et tomber dans la perdition. Le travail est la condition de notre

développement et de notre prospérité, et si les forces de notre âme n'étaient pas physiquement contraintes d'être sans cesse en action, elles s'engourdiraient et resteraient stériles.

Quelle que soit la perfectibilité possible de notre race et quel que soit le degré de civilisation que nous puissions atteindre, nous n'arriverons jamais à transformer les conditions vitales de notre globe ; nous n'arriverons jamais à substituer à notre nature, une nature moins grossière et une organisation plus subtile ; nous n'arriverons jamais à nous dépouiller de notre insupportable orgueil et nos mauvais instincts, à nous défaire des chaînes qui nous attachent lourdement à la matière.

L'humanité grandit, mais quelques ferventes que soient nos aspirations, quelques chères que soient nos espérances, l'histoire de cette humanité même nous enseigne que chez les peuples comme chez les individus, il y a la jeunesse, la virilité et la décadence. De même que tout individu, l'humanité a devant elle les limites de sa perfectibilité, limites qu'elle ne saurait franchir et qui marqueront, lorsqu'elles seront atteintes, la première période de la décadence. Si nos facultés et nos forces sur la terre semblent illimitées, il n'en est pas de même des éléments de notre perfectibilité, ils sont circonscrits : quand la combustion est achevée, l'extinction de la flamme est proche.

Dans un certain nombre de siècles, ces capitales du monde où nous brillons aujourd'hui dans toute l'activité de notre travail ; ces réservoirs de toutes les productions scientifiques, littéraires, artistiques, où s'élaborent les conquêtes du génie humain, ces cités ruisselantes de marbres et d'or, toutes ces somptuosités extravagantes, toutes ces richesses, ces splendeurs amassées au prix d'efforts mal dirigés seront évanouies.

La civilisation aura élu une nouvelle patrie. C'est la loi commune à toutes les forces qui manifestent la vie : les sociétés naissent et vieillissent ; les races déclinent et s'effacent ; les peuples meurent pour se transformer ; mais la vitalité des mondes qui périssent passe dans les mondes qui leur succèdent.

Un siècle viendra où la terre elle-même n'existera plus ; le cycle humain sera définitivement accompli sur notre globe usé et, sur le lugubre catafalque de glace qui le recouvrira, paraîtra un jour le pâle et dernier rayon de notre soleil éteint.

Aussi bien elle recèle aujourd'hui dans son sein les éléments et les dates de ses origines, aussi bien elle contient les germes de sa décadence et de sa fin. Les mêmes lois qui l'ont élevée au-dessus du chaos, les mêmes forces qui l'ont gouvernée présideront à la désagrégation de ses éléments constitutifs qui retourneront à la masse commune de l'éther pour l'assimiler à d'autres corps.

Mais dans la vie d'un Esprit, ou pour parler plus exactement, dans une phase de la vie d'un Esprit, un monde comme la terre peut naître, vivre et mourir, et son histoire entière s'accomplir, son humanité apparaître, se civiliser, progresser, arriver à son apogée et disparaître, tandis que chacun des Esprits qui l'auront habité sera demeuré vivant en se réincarnant plusieurs fois sur cette même planète, en passant d'une planète à une autre, ou en séjournant dans l'espace sans vieillir.

D'autres mondes habités en nombre incalculable planent dans l'étendue, ouvrant aux ailes de l'âme un champ inépuisable et l'infini de l'univers correspond, dans la création matérielle, à l'éternité de nos intelligences dans la création spirituelle.

« Naître, mourir renaître et progresser sans cesse, telle est la Loi. »